

GASTON CHOQUET
AVENTURES DE COUCOU
AU PAYS DU SCALP GAMIN DE PARIS

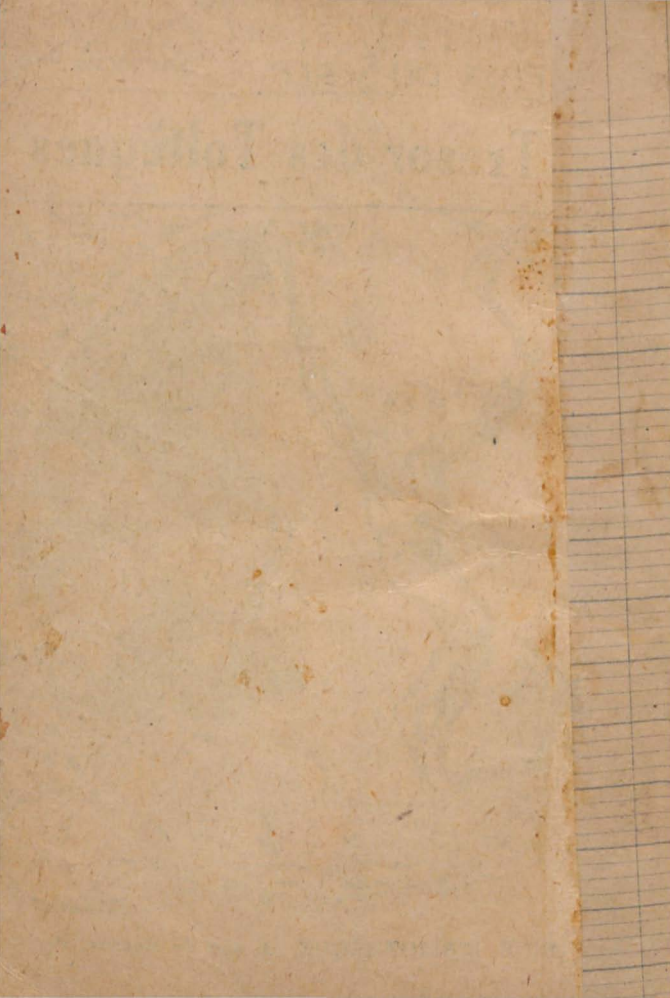
Le Trésor des Tolteques



20^s

3

NONNE BIBLIOTHÈQUE, 3, rue de Rocroy, Paris.



C 95364



C95264

LES AVENTURES D'UN GAMIN DE PARIS
AU PAYS DU SCALP

Le Trésor des Toltèques

PAR

GASTON CHOQUET



PARIS

PUBLICATIONS OFFENSTADT

(MAISON FRANÇAISE)

3, RUE DE ROCROY. 3

INTRODUCTION

Amené au Texas par une série d'aventures bizarres, suites d'un pari qu'il a fait, Marcel Coulombet, dit Coucou, jeune Parisien de quinze ans, y a été réduit en esclavage par un riche et féroce planteur, don Rodriguez Sancha. Il s'échappe, se lie avec un digne Canadien, Thomas Laforest, dit Balle-Sûre, dont il arrache aux Indiens la fille Pauline. Thomas est fait prisonnier par don Rodriguez qui le hait, et Coucou, capturé par des Indiens Cœurs-Sanglants devient bien malgré lui, sous le nom de l'Écureuil-Volant, le fils adoptif de l'un d'eux, Chinchagock. Il s'enfuit, déguisé en Indien, délivre Thomas, dont il est séparé par une suite de péripéties dramatiques, échoue dans un village de réfugiés polonais, Pyzdry, et finalement devient le chef d'une troupe d'esclaves noirs qui se sont révoltés contre les supplices que leur faisaient endurer leurs maîtres.

Le Trésor des Toltèques

I

La poudre parle...

Toute vibrante encore de l'enthousiasme qu'avait déchaîné en elle la pittoresque allocution de son jeune chef, la petite armée noire en route vers la liberté attendait les ordres de celui-ci, quand elle le vit soudain frapper ses deux mains l'une contre l'autre, tandis que la plus vive indignation se révélait sur son visage expressif.

« Mais, sapristi, s'écria tout à coup le Parisien, nous n'avons pas de drapeau ! Comment voulez-vous que des soldats se battent sans drapeau ? » Sauter de son cheval et se précipiter vers les charrettes, dénicher un lambeau de flanelle rouge, un morceau de toile blanche, et un autre de drap bleu furent pour lui l'affaire d'un instant. Ensuite, à l'aide de son couteau, il rogna, il égalisa ; Pauline réquisitionnée

d'urgence réunit une douzaine d'épingles qui servirent à assembler le tout, puis un nègre ayant apporté une vaste perche, une ficelle solidement enroulée y fixa l'emblème qui fut confié à la garde d'un superbe noir. « Maintenant, s'écria Coucou enthousiasmé, ils peuvent venir ! Regardez, les amis, ça, c'est l'image de la France, et la France, c'est le plus beau pays du monde, et le plus brave et le plus intelligent aussi : La preuve, c'est que j'y suis né. Il faudra voir à lui faire honneur, hein ! à ce drapeau, qu'on n'aille pas dire après ça dans la Prairie que le drapeau tricolore a flanché. D'abord, le premier qui regarde derrière lui, je lui casse la hampe sur le dos ! »

Surexcités par la verve de leur « général » comme par le sentiment qu'ils allaient combattre pour leur liberté, les noirs faisaient du reste très bonne contenance. Pourtant l'ennemi était en vue, sous forme de plusieurs pelotons de cavaliers, dont l'un était composé de cavaliers, d'autres d'Indiens. Coucou assisté de William qui se révélait de plus en plus un garçon fort intelligent, prit aussitôt ses dispositions de combat. Sa troupe obliqua à gauche, de façon à gagner une espèce de talus, dont sur deux côtés la pente abrupte rendait l'escalade fort malaisée ;

les charrettes de blessés furent abritées autant que possible de même que les chevaux, celles de vivres formèrent un rempart sur les deux côtés accessibles, les défenseurs furent répartis sur le front, une « compagnie » fut gardée en réserve au sommet du talus et l'on attendit les événements.

Évidemment, le désarroi des Indiens et de leurs alliés était grand, et ils se demandaient quelle était cette troupe imposante au-dessus de laquelle flottait fièrement un drapeau inconnu dans ces régions. Les chefs de leurs divers groupes se concertèrent, puis une dizaine d'hommes se détachèrent et s'avancèrent vers la forteresse improvisée en multipliant les signes d'amitié. « Je vais aller au-devant d'eux, proposa William, afin de savoir ce qu'ils veulent. — Allez-y, n'y allez pas, c'est tout comme, opina Coucou, tout ça ça finira par des coups de fusil. Enfin, si ça vous amuse... » Le noir prit avec lui quelques-uns de ses compagnons et se porta à la rencontre des parlementaires. Or, lorsque les deux troupes se furent rejointes, Coucou reconnut sans surprise parmi ses adversaires, Tommy et Nino côte à côte avec le Renard-Rusé et un chef Indien qui lui parut bien être Œil-d'Aigle.

« Allons, fit-il, il paraît qu'ils se sont rabibochés ; ça devait arriver. Ils ont fini

par comprendre que je leur avais monté un bateau et ils voudraient bien avoir le dernier mot ; mais avec bibi, c'est pas commode d'avoir le dernier mot... Voyons, qu'est-ce qui se passe?... Ah ! les voici qui s'amènent. Eh bien ! venez, on va tailler une bavette, ça fera passer le temps. » Il obligea Pauline à se cacher sous la bâche d'une charrette, recommanda le silence à ses soldats et ayant mis pied à terre, il se plaça en avant de la compagnie de réserve, les deux mains gaillardement appuyées sur le pommeau de son sabre. Quelques instants plus tard, deux blancs et deux Indiens guidés par William franchissaient la ligne de défense ; leur six acolytes étaient demeurés à distance.

Les deux blancs étaient Tommy et Nino, les Indiens Œil-d'Aigle et le Renard-Rusé. Il faut renoncer à dépeindre leur stupeur quand ils se trouvèrent en présence de Coucou. Après un instant de silence, Tommy s'écria enfin : « Comment votre chef c'est... c'est ce morveux ! — Vous l'avez dit, vieux frère, répliqua sérieusement Coucou, c'est ce morveux. — C'est vous qui commandez à ce tas de mal blanchis ? — Il vaut mieux, affirma sentencieusement le gamin, être mal blanchi que mal poli. — Où les avez-vous dénichés ?

— Voilà. Ça c'est mon secret. — Et ça, fit Tommy, en désignant le drapeau, qu'est-ce que c'est? — Ça, c'est notre drapeau, m'sieu, le drapeau français. Saluez ! » Et comme l'autre ne s'exécutait pas, Coucou fit un saut en avant, enleva prestement le chapeau de la tête de son interlocuteur, et se tournant vers le drapeau salua d'un geste large ; après quoi, il rendit avec son plus gracieux sourire le couvre-chef à son propriétaire.

Cette innocente plaisanterie déchaîna la fureur de l'aventurier. « Maudit garnement, hurla-t-il, ce n'est pas assez de nous avoir bernés hier matin, tu te moques de nous maintenant ! Je vais te faire passer l'envie de recommencer ! » Et la main levée, il s'avança sur le gamin, mais il n'alla pas loin ; en un clin d'œil, dix nègres s'étaient rués sur lui, et il dut faire un saut en arrière pour éviter la pointe de leurs lances ou de leurs baïonnettes. Mais sa rage ne connaissait plus de bornes ; il saisit brusquement un pistolet et fit feu sur Coucou.

Sans William, c'en était fait de notre Parisien ; le brave nègre d'un violent coup de poing avait relevé le bras du coquin et la balle alla se perdre dans les airs. La seconde d'après, l'aventurier était terrassé, et il fût certainement passé de vie

à trépas si Coucou lui-même n'était intervenu. « Cela se règlera plus tard, dit-il froidement. Monsieur et moi, nous sommes des types à nous retrouver, pas vrai? Alors on verra bien celui qui rigolera le dernier... Mais c'est pas tout ça, qu'est-ce que vous nous voulez? Vous n'êtes pas plus laids que d'autres, malgré cela j'aimerais mieux vous voir loin, vous ne direz pas que je ne suis pas franc! — Où est Pauline? demanda sèchement Nino. — Voilà, où est Pauline. Où diable peut-elle bien être, cette Pauline? Elle est ici, ou bien là, ou bien ailleurs, est-ce qu'on peut savoir? Qui est-ce qui a vu Pauline, les amis, hein? Allons, vous voyez bien que monsieur demande Pauline, dites-lui donc où est Pauline, bon sang! — Misérable petit démon, si jamais je te prends, je te tords le cou. — Et moi, si je vous mets le grappin dessus, je ne vous lâcherai plus, tant que vous ne m'aurez pas donné en souvenir une mèche de vos cheveux! (On sait que Nino avait été scalpé par Cheyapock.) Maintenant, fichez le camp, on vous a assez vus! »

Comme il prononçait ces derniers mots, Œil-d'Aigle s'avança : « Mon jeune frère blanc, dit-il, s'appela jadis l'Écureuil-Volant et il devait prendre rang parmi nos guerriers. Il nous a quittés en offen-

sant gravement la tribu ; c'est pourquoi nous avons déterré la hache de guerre contre lui et tous ceux qui lui prêteront assistance. Que le Grand-Esprit l'assiste, j'ai dit. » D'un geste majestueux, il prit son tomahawk à sa ceinture et le jeta aux pieds de Coucou, puis il fit demi-tour et s'en fut sans regarder derrière lui ; le Renard-Rusé le suivit, puis les deux blancs tremblant de colère.

« C'est bien ce que j'avais dit, murmura le Parisien : tous ces jolis cocos se sont aperçus que je m'étais payé leur tête et ils ne sont pas contents. Aussi, est-ce que c'est ma faute, à moi, si je suis plus malin qu'eux ? Seulement, voilà : ils commencent à me porter sur les nerfs, tous et comment !... Quel sale tour pourrais-je bien leur jouer ? » Il en était encore à se mettre le cerveau à la torture quand, les parlementaires ayant rejoint leurs compagnons, un concert de hurlements furieux éclata au loin parmi ces derniers : l'attaque n'allait pas tarder. Les Cœurs-Sanglants étaient au nombre d'environ cent quarante ; les blancs devenus leurs amis, une quinzaine. Quant aux nègres, ils étaient plus de deux cent cinquante, mais la moitié à peine possédaient des fusils, et ils n'avaient pas comme leurs adversaires l'habitude du combat, que ne pouvait

remplacer l'incontestable bravoure de leur race. En somme, la lutte serait chaude et la victoire difficile à prévoir.

Le combat s'engagea d'abord de loin, par des décharges isolées et des volées de flèches. Les Indiens galopèrent à une allure vertigineuse autour de leurs adversaires immobiles sur leur forteresse, esquivant les balles grâce à la vitesse de leur course ; quant à leurs alliés blancs, ils se bornèrent à tirer à distance. Puis, peu à peu, ils se rapprochèrent, et soudain à un signal, tous sautèrent à terre, leurs chevaux merveilleusement dressés se couchèrent, et les Peaux-Rouges, tels des serpents, se glissèrent sur le sol, utilisant pour se dissimuler les moindres mottes de terre, avec l'intention évidente de donner l'assaut.

« C'est maintenant qu'il faut tirer dans le tas, s'écria Coucou, et ne pas brûler notre poudre aux moineaux ! Regardez, regardez tous, votre général va vous montrer comment il faut viser ! » Il ajusta soigneusement un des Peaux-Rouges les plus avancés et pressa la détente de son fusil : l'homme fit un saut sur place et retomba, mort ou grièvement blessé. Tandis que les noirs acclamaient l'adresse de leur chef, celui-ci, tout fier de son exploit disait à William : « Hein, est-ce tapé ? En

voilà un qui ne nous cherchera plus des puces par la tête, pas vrai? Je vous l'ai dit, je ne suis pas méchant, mais quand on m'embête, ah ! dame, je ne suis pas commode ! »

Se piquant d'émulation, les noirs faisaient un feu d'enfer et plus efficace qu'on eût pu l'attendre de leur inexpérience, de sorte que les Cœurs-Sanglants qui avaient déjà perdu une dizaine des leurs, avaient suspendu leur marche rampante, se bornant à décocher des flèches que la distance rendait à peu près inoffensives. Mais de nouveaux adversaires n'allaient pas tarder à surgir, dont l'intervention devait singulièrement compliquer la situation de Coucou et de ses fidèles noirs.

II

Le combat.

Ces nouveaux adversaires se manifestèrent par l'apparition, vers le Sud-Est, d'une bande d'une trentaine de cavaliers, des blancs, qui se dirigeaient à grande allure vers le théâtre du combat. « Décidément, fit Coucougouailleur, c'est incroyable ce qu'il y a des gens qui s'intéressent à nous. Ça fait plaisir de se voir populaire

à ce point-là ! » Mais bientôt William lui fit part de ses craintes : ce devait être là un parti des gardes-chiourmes de don Rodriguez qui, prévenus par les quelques surveillants échappés au massacre, accouraient précédant de toute évidence des renforts autrement importants. Cette nouvelle passant de bouche en bouche, jeta la consternation parmi les nègres, tant était grande la terreur qu'avaient su leur inspirer leurs bourreaux. Il fallut que Coucou les haranguât avec sa verve habituelle pour entraver le découragement qui déjà commençait à les envahir.

Les arrivants se mêlèrent au groupe de Tommy et Nino, avec lequel ils eurent un bref conciliabule ; puis, tous ensemble, sans s'occuper des Indiens, marchèrent droit sur la position occupée par les noirs... « Attention, les amis, cria le Parisien, voilà le coup de chien qui se prépare. Souvenez-vous des « pains, torгноles, gnons », et autres caresses dont ces gens-là vous ont gratifiés, pensez un peu à ce qui vous attend s'ils vous mettent à nouveau la patte dessus, et si vous n'êtes pas de fichus « trouillards », vous leur ferez une petite réception soignée dont ils n'iront pas se vanter à leur patron... Attendez qu'ils soient à cent pas, et alors, en avant la musique ! »

Ces instructions furent suivies ; quand les blancs, formés sur une ligne à quelques pas les uns des autres, furent arrivés à bonne portée, une terrible décharge s'abattit sur eux et une dizaine roulèrent à terre. « Bravo ! hurla Coucou en battant des mains, c'est de la bonne ouvrage ! Encore trois coups comme celui-là et il n'en restera plus ! »

Mais les assaillants, qui ne s'attendaient pas à une réception aussi chaude, ne se montraient pas disposés à insister, ils tiraillèrent quelque temps, puis reculèrent, en vomissant des torrents d'injures et de menaces. Les noirs y apprirent que deux cents hommes conduits par don Rodriguez et plusieurs autres planteurs, accouraient à marches forcées, et cette annonce impressionna de nouveau les malheureux qui se voyaient déjà exterminés. Heureusement, leur général était là pour leur remonter le moral !

Il y eut ensuite un conseil de guerre entre les chefs des Indiens et ceux des blancs, après lequel l'attaque cessa, et il devint évident que l'ennemi comptait se borner désormais à bloquer les nègres jusqu'à l'arrivée des renforts. Effectivement tout une ligne de sentinelles et de petits postes fut placée autour des assiégés, puis le calme se fit, troublé

seulement de temps à autre par de rares détonations. Grimpés sur la bâche d'une charrette Coucou et William examinèrent longuement ces dispositions, puis ce dernier demanda d'un ton anxieux : « Qu'allons-nous faire, maintenant ? — Rien du tout, répondit Coucou, comme ça, nous ne nous fatiguerons pas. — Mais alors, nous sommes perdus ! Quand don Rodriguez... — Voyons, c'est-y moi le général ou c'est-y pas moi ? C'est moi, pas vrai ? Alors, vieux frère noir, faut me laisser mijoter en paix ma petite idée. — Vous avez donc une idée pour nous tirer de là ? » Le Parisien considéra son interlocuteur avec pitié. « Mais naturellement j'ai une idée ! Un Français, Parisien de Montmartre qui n'aurait pas d'idée, ce serait une bête curieuse qu'on enfermerait dans une cage pour la montrer dans les ménageries à côté des moutons à cinq pattes et des singes à deux queues... un phénomène, quoi !... Des idées j'en ai si tellement que j'ai envie d'en monter boutique. Ah ! ce ne seront pas les marchandises qui manqueront, pour sûr. Pour le moment, occupons-nous de nos blessés ; après on cassera une sérieuse croûte... C'est curieux ce que ça creuse les émotions, j'ai les dents si longues qu'on dirait des défenses d'éléphant... et après, eh bien après, on verra ! »

Ce programme fut suivi de point en point jusqu'au soir. La petite Pauline qui, à l'exemple de son ami, faisait preuve d'une véritable vaillance, s'efforça de soulager les souffrances des pauvres noirs, tant de ceux qui avaient été blessés au cours du combat que de ceux qu'on avait amenés sur les charrettes. Des provisions furent tirées des voitures et chacun se prépara par un solide repas à affronter les fatigues et les périls prochains. Pourtant, quand tout cela fut achevé, Coucou ne demeura pas inactif. Sur ses instructions, William choisit dans les cinq compagnies une centaine de noirs les plus déterminés et les plus vigoureux, dont l'armement fut complété, puis, par groupes d'une vingtaine, il les mena à la lisière du camp avec ordre de bien examiner le terrain qui séparait celui-ci du campement où s'étaient établis les blancs, à un millier de pas environ et au pied d'une colline boisée. Dès lors, le plan du « général » ne fut plus un secret pour personne : on profiterait de la nuit pour prendre l'offensive. Cette perspective d'abord accueillie avec crainte par les anciens esclaves accoutumés à attendre passivement les coups, ne tarda pas à les enthousiasmer ; tous voulaient être de l'expédition, et il fallut s'employer à modérer leur ardeur.

Coucou fit encore procéder à d'autres préparatifs : par ses ordres, un immense bûcher fut édifié au point le plus élevé du talus, et l'on disposa tout pour qu'il pût être rapidement enflammé. Ensuite, il réunit les chefs des noirs et leur révéla ses projets. Ils l'écoutaient avec stupéfaction, ne concevant pas qu'un cerveau de quinze ans pût être aussi merveilleusement organisé. Quand il eut terminé, un vieillard aux cheveux tout blancs exprima le sentiment général en disant : « Si nous devons être sauvés, ce sera à cet enfant et à lui tout seul que nous le devons. Qu'il soit béni pour avoir apporté son aide à de malheureux esclaves pourchassés par des méchants. — « Ainsi soit-il, compléta Coucou : le vieux père parle comme une bibliothèque, seulement, il doit être du Midi, parce qu'il exagère. Je vous demande un peu en quoi je suis un type épatant ? Qu'est-ce que j'ai inventé ? Pas les moules à gaufres, ni la manière de planter le macaroni pour qu'il pousse plus vite. Alors, vrai, pas la peine de faire tant de potin ! »

La nuit vint, au camp des noirs le silence le plus complet régnait : Coucou était allé retrouver Pauline sous la bâche de la charrette où la petite fille avait élu domicile, et tous deux bavardaient à mi-voix, redevenus pour de trop courts ins-

tants des enfants qui s'amuseut de tout et ont le rire facile. Au camp ennemi, au contraire, on faisait un vacarme d'enfer, et de grands feux allumés de place en place indiquaient que l'on festoyait ferme. Les blancs avaient dû faire à leurs alliés rouges d'amples distributions d'alcool de toutes sortes, car les cris et les chants ne cessaient pas, mêlés de temps à autre à des fusillades inoffensives.

Vers dix heures du soir, Coucou qui était encore en conversation avec Pauline, se leva, arrangea pour sa petite amie un lit improvisé au moyen de couvertures et lui souhaila une bonne nuit. « Malheureusement, ajouta-t-il, j'ai bien peur que vous n'ayez pas le temps de « piquer une bien longue romance ». Mon petit doigt m'a annoncé qu'il y aurait concert, cette nuit, et grand spectacle inédit avec le concours de toute la troupe. — Que va-t-il donc encore se passer? s'effra la fillette avec effroi. — Vous faites donc pas de bile! Est-ce que je m'en fais, moi? Non, n'est-ce pas, et je ne m'en porte pas plus mal. Si ce n'était pas l'histoire de ces pauvres négros qui ont reçu des pruneaux et que nous entendons gémir d'ici, je ne me serais jamais tant amusé. Dans le temps, quand j'étais gosse, je jouais avec des soldats de plomb : c'était assez rigolo. Mais avec de

vrais soldats, des soldats « en peau », comme vous et moi, c'est bien plus chic !... Et encore, nous n'avons pas de tambours, ni de clairons, ni d'uniformes ; c'est vexant, parce que ça nous donne l'air « purée » ; malgré ça, voyez-vous, Pauline, je ne donnerais pas ma place pour celle du singe de l'empereur de Chine, malgré qu'on le prétende nourri avec du nougat à cinquante francs le bâton...

Allons, je me trotte, au revoir ; c'est renversant ce que je deviens bavard sur mes vieux jours ! »

Il s'en fut avertir William de son intention d'aller faire un tour de promenade hors du camp, et le brave nègre en demeura tout effaré. « Eh bien, quoi, fit Coucou, qu'est-ce qu'il y a de drôle ? Il fait beau, il ne pleut pas, alors ? Ça me fera faire la digestion. — Mais ils vont vous tuer ! — Pensez-vous ! Et puis s'il fallait y regarder de si près, on resterait toujours les pieds dans ses pantoufles sans oser sortir de chez soi. C'est entendu, je file. A bientôt ! » Pourtant il prit la précaution d'avertir les sentinelles de sa sortie, de peur qu'elles ne le fusillassent à son retour, et se glissa hors du rempart des charrettes, emportant comme seules armes deux pistolets et un poignard.

La nuit, sans être sombre, n'était pas

non plus très claire ; il n'y avait pas de lune et l'on n'y voyait guère devant soi. Le gamin, rampant sur les pieds et les genoux et évitant le moindre bruit qui pût déceler sa présence, se guidant d'ailleurs sur la lueur des feux ennemis, parcourut ainsi avec une sage lenteur l'espace qui le séparait du campement des blancs. Il réussit sans être aucunement dérangé, à relever l'emplacement des trois ou quatre sentinelles que ceux-ci avaient placées et qui, toutes plus ou moins ivres, sommeillaient à leurs postes. Il se convainquit donc que, connaissant le manque d'initiative de leurs adversaires noirs, les hommes de Tommy et ceux de don Rodriguez se croyaient en parfaite sécurité, et qu'ils dormaient assommés par le gin. Satisfait, il regagna son camp par le même chemin et aussitôt appela William tout joyeux de le voir de retour.

« Ça va bien, dit-il à son dévoué lieutenant, ça va très bien. Maintenant, les négros, c'est à votre tour. Appelez les cent bonshommes que nous avons désignés ; réunissez-les derrière les charrettes et prévenez-les qu'ils tâchent de fermer leurs becs ; ceux qui auront envie de se moucher ou qui auront chipé le rhume se moucheront et tousseront demain matin. Zou, Tommy, trottez, mon vieux copain,

on va s'offrir une de ces représentations qu'il y aura de quoi payer ses places plus cher qu'au théâtre. »

III

Comme on se retrouve.

Vingt minutes plus tard, sans qu'aucune rumeur perceptible à quelque distance fût venue troubler le silence, une trentaine de nègres se faufilaient hors des retranchements, lentement, prudemment, cheminant « à quatre pattes » pour mieux éviter les pierres dont le choc eût décelé leur présence ; à quelques pas en avant d'eux, notre ami Coucou, qui avait quitté ses vêtements de toile pour d'autres plus sombres, leur donnait l'exemple. Puis, un peu plus tard, un nouveau détachement de même force suivit le premier, et enfin un troisième. De cette façon, le « général » pensait éviter le désordre qu'eût engendré la réunion d'un trop grand nombre d'hommes. Durant une demi-heure, ce fut donc à travers la Prairie ondulée, parcourue par de petits ruisseaux et semée de quelques bouquets d'arbres, une marche mystérieuse et menaçante d'êtres qui se confondaient

avec les ténèbres ambiantes ; chez leurs adversaires, on entendait à peine quelques chants avinés, et les feux commençaient à s'éteindre.

Quand Coucou jugea qu'il devait être proche de la ligne des sentinelles, il s'arrêta ; ceux qui venaient derrière lui l'imitèrent, de sorte que les deux autres fractions rejoignirent la première. Alors, il continua d'avancer, mais pas pour longtemps. On perçut soudain dans l'ombre le craquement d'une batterie de fusil et une voix cria en espagnol : « Qu'est-ce que c'est que ça?... Qui va là? — C'est le moment, murmura Coucou. » Et, se redressant, il lança un coup de sifflet strident.

Instantanément, la scène changea. A ce signal convenu, les cent nègres qui le suivaient se levèrent d'un bond et se ruèrent dans la direction des feux en poussant des hurlements frénétiques. Les sentinelles furent égorgées en un clin d'œil, et avant que les Mexicains eussent eu le temps de se reconnaître, une nuée de démons noirs fondaient sur eux de toutes parts. Leurs misérables adversaires, tous plus ivres les uns que les autres, vautrés comme des brutes sur le sol, avaient à peine saisi leurs armes que chacun d'eux était assailli par trois ou quatre nègres, enflammés par le souvenir des tortures

passées. Il n'y eut pour ainsi dire pas de lutte, mais une véritable tuerie, à laquelle n'échappèrent que trois ou quatre blancs plus avisés qui avaient réussi à gagner le bois, et deux autres que Coucou et William avaient réussi à protéger et qui étaient prisonniers.

En même temps, au loin, une lueur éclatante montait vers le ciel ; c'était le bûcher qui, selon les ordres de Coucou, venait d'être allumé afin de remplir un double office : servir de point de repère, et permettre aux défenseurs du camp de ne point tirer sur leurs camarades quand ceux-ci reviendraient de leur expédition.

On s'accorda le temps de réunir toutes les armes et les munitions que l'on put trouver, et de rassembler les chevaux ; puis on prit à toute allure le chemin du retour. Les nègres, enthousiasmés et excités par l'odeur du sang, voulaient aller attaquer les campements indiens, mais leur jeune chef les retint, car il estimait que ce serait imprudent. Le camp fut atteint sans encombre et les noirs demeurés à sa garde accueillirent leurs frères avec la joie qui se devine.

Notre Coucou, à partir du moment où il avait donné son coup de sifflet, n'était intervenu que pour sauver la vie des deux hommes qui, poursuivis par une

deux-douzaine de noirs, étaient venus chercher un refuge de son côté. Il avait assisté avec une horreur qui se devine à l'affreuse scène de massacre qui s'était déroulée, et, en regagnant le retranchement, il disait à William transporté d'allégresse : « Oui, tout cela est bel et bon, mais, entre nous, ce n'était pas joli, joli, non... C'est la guerre, je sais bien, et tous ces citoyens-là, à eux trente ou trente-cinq, ne valaient pas la dixième partie du petit doigt d'un brave homme, mais ça ne fait rien, comme représentation, j'aime mieux une scène de guignol, c'est plus rigolo. » A quoi William répondit par l'évocation des souffrances inouïes que ces bandits infligeaient aux malheureux esclaves dans les estancias. Ce n'était qu'un juste et à peine suffisant châtiment...

Après que le jeune triomphateur eût réussi à se soustraire à l'enthousiasme de ses soldats, et qu'il eût rassuré Pauline fort inquiète de lui, il s'occupa d'établir le bilan du coup de main : quatre nègres seulement étaient blessés, tous légèrement ; une trentaine de blancs avaient été tués, ce qui, en y ajoutant leurs pertes de la journée, anéantissait définitivement leur troupe : trente-huit chevaux, une quarantaine de fusils et de carabines, des

pistolets, des sabres, une quantité considérable de poudre et de balles constituaient le butin. Et, gain plus précieux encore, l'espoir et la confiance renaissaient au cœur des noirs.

Ayant fait ces constatations rassurantes, et s'étant convaincu à la lueur du brasier qui brûlait encore que, si loin que la vue s'étendît, aucun Peau-Rouge ne se montrait — sans doute les Indiens étaient-ils dans la consternation à la suite du désastre de leurs alliés, — le Parisien s'écria soudain : « Eh mais !... Et nos prisonniers ! Où donc qu'ils sont, nos prisonniers ? Si on allait voir un peu la tête qu'ils font, hein, William, qu'est-ce que vous en dites ? » Le noir ayant acquiescé, le conduisit dans un coin du camp où, sous la garde de plusieurs « soldats » qui les couvraient de regards féroces, les deux captifs dûment entravés avaient été jetés. Et, dès que Coucou les eut aperçus, il s'écria joyeusement : « Ah ! par exemple, en voilà une rencontre ! Comme on se retrouve !... Bonjour, m'sieu l'intendant, enchanté, ravi, charmé de vous revoir ! Et cette petite santé, ça boulotte ? Moi, pas mal, merci. Et les affaires, ça marche toujours ? Allons, tant mieux. L'appétit aussi ? Bon, quand l'estomac va, tout va... » Il interrompit cette bienvenue ironique

débitée tout d'un trait, pour ajouter : « Mais c'est drôle, on dirait que vous n'êtes pas content, vous. Vous faites une de ces biles... oh ! mais une bile, longue comme, comme de Pantin à Saint-Flour ! Allons, soyez mignon, souriez agréablement à l'honorable société et vous aurez un morceau de susucre... »

Cependant, le personnage se décida à répondre : « Qui êtes-vous ? interrogea-t-il. — Cette bonne blague ! Voyons, Coucou, le petit Français sur le dos de qui vous vous plaisiez tant à essayer votre fouet, et qui vous a si gentiment brûlé la politesse... — Vous mentez, ce Français était un blanc, et vous, vous êtes un Bois-Brûlé. » Le Parisien se mit à rire. « Moi, répliqua-t-il, je suis un type extraordinaire ; un jour, je suis un blanc, un autre jour rouge, un troisième vert ou jaune ou acajou. Le matin quand je m'éveille, je me dis : voyons, à quoi vais-je ressembler aujourd'hui, à un Français, à un Indien, à un Chinois ou à un Zoulou ? Alors, je choisis dans le tas, comme ça me vient. Vous voyez qu'il ne faut pas se fier à ma couleur. »

L'autre écoutait, horriblement inquiet. Coucou pria William de s'écarter et fit éloigner l'autre prisonnier ainsi que les noirs, puis s'asseyant commodément à

côté de l'intendant étendu sur le sol, il lui dit : « C'est curieux, en dépit de nos longues et sympathiques relations, je n'ai jamais su votre nom. — Je m'appelle don Alfonso Muy. — Eh bien ! don Alfonso Muy, écoute-moi. C'est un véritable miracle que vous soyez encore en vie. Tous ces pauvres nègres ont tant souffert par vous que je ne sais pas comment j'ai pu les empêcher de vous tuer. Mais je crois que, si je vous livrais à eux... Hein, qu'en dites-vous ? Fichu quart d'heure, don Alfonso, très fichu quart d'heure ! Eh bien, si vous répondez franchement à mes questions, peut-être continuerai-je à vous protéger. — Que voulez-vous savoir ? — Premièrement, comment avez-vous été amené à nous poursuivre ? — Bien simple : j'étais en inspection dans une exploitation voisine, quand des surveillants échappés au massacre sont arrivés à demi morts ; par eux, j'ai appris ce qui s'était passé, j'ai réuni tous les hommes disponibles et ayant relevé vos traces depuis l'estancia... — Bon, j'ai compris, interrompit le Parisien. Maintenant, continuez à écouter, ça va devenir palpitant. Un jour, il y a à peu près une semaine, vous avez voulu tuer un jeune Américain, appelé Tom Atkins, sur les bords d'une petite rivière, à quelques lieues de l'habitation de don

Rodriguez Sancha. Un guerrier indien s'interposa, mais Tom Atkins fut tué tout de même. Le lendemain matin, ce même Indien, — il appartenait aux Cœurs-Sanglants, vous voyez si je suis bien renseigné — vous fit prisonnier, tandis que vous étiez très occupé à enfouir une petite cassette qu'il vous chipa... Fermez ça, vous babillerez quand j'aurai fini... Il vous rendit ensuite la liberté en même temps qu'au fils de don Rodriguez, parce qu'il n'aurait pas su que faire de vous, mais il ne vous rendit pas la cassette. Est-ce vrai ? tout cela ? »

L'intendant paraissait frappé d'une stupeur que l'on comprendra sans peine si l'on se souvient qu'il n'avait pas, non plus que personne du reste, su deviner Coucou, son ancien esclave, sous les dessins, peintures et tatouages de l'Écureuil-Volant.

IV

Négociations.

Mais soudain, il se mit à rire lui aussi : « Suis-je stupide ! fit-il. J'oubliais que, ainsi que me l'a appris ce brave Tommy, Coucou, l'ex-esclave, la mauvaise petite gale de Français, est précisément celui

que les Cœurs-Sanglants recherchent dans l'excellente intention de l'attacher au poteau du supplice. Tout s'éclaircit maintenant : le jeune guerrier indien qui s'interposa entre Tom Atkins et moi, qui plus tard s'empara de moi par la trahison d'un vieux moricaud, qui a disparu depuis, — heureusement pour lui, — celui qui m'a dérobé ma cassette, c'était ce même Coucou déguisé en Peau-Rouge ! Et dire que je n'avais pas encore appris cela ! — C'est vrai, approuva Coucou, que ça ne fait guère honneur à votre jugeotte. Paraît qu'à assommer les gens et à les abrutir de coups de fouets, on se développe plutôt les biceps que les méninges. Mais ce n'est pas tout ça, voici la deuxième question que je voulais vous poser : que vous avait-il fait, ce Tom Atkins, et pour quelle raison teniez-vous tant à le zigouiller ? »

Les yeux d'Alfonso Muy flamboyèrent, et il répondit avec colère : « Personne ne le saura jamais ; c'est un secret que je garde pour moi seul. — C'est donc bien grave ? Probablement une nouvelle scélératesse de m'sieu l'intendant, hein ? Passons à la troisième. Pour quelle raison don Rodriguez s'acharne-t-il contre cette pauvre gosse de Pauline ? » L'intendant garda le silence. « Quatrième question : Quel

rôle joue dans tout cela Thomas le Canadien? — Il est mort, celui-là, s'écria féroce-ment Alfonso, bon débarras! — Alors, vous refusez de rien me révéler; très bien, tout ce qu'il y a de bien; heureusement, dans le temps vous m'avez donné sans le faire exprès des recettes pour délier la « babillarde » des gens qui veulent garder pour eux tout ce qu'ils savent. Je me charge de vous montrer qu'elles m'ont profité, vos leçons, m'sieu l'intendant, vous verrez ça! Ah! on veut faire le malin avec Coucou! C'est bon, ça se règlera plus tard! »

Tout bouillant de colère, car il avait espéré résoudre par les révélations de don Alfonso les divers problèmes qui s'étaient posés au cours de ses aventures, le gamin se leva et s'éloigna à grandes enjambées. William le rejoignit et lui déclara que les nègres réclamaient qu'on leur livrât l'intendant pour se venger sur lui de ce qu'il leur avait fait endurer jadis. « Non, fit-il brusquement, plus tard. J'ai besoin de ce bonhomme, moi, et je ne veux pas qu'on me le démolisse, les morceaux n'en vaudraient rien. Allons faire un somme, et quand le soleil sera levé, nous verrons à nous « carapater » d'ici; il serait malsain d'y attendre les fameux renforts. — Mais les Indiens? —

On verra, bon sang ! Il ne me laissera pas respirer, celui-là ! »

Dix minutes plus tard, le gamin ronflait à poings fermés, et la nuit s'acheva sans incident. Au petit jour, il s'éveilla, et ordonna qu'on lui amenât le deuxième prisonnier. C'était un grand gaillard d'Anglo-Saxon, ex-compagnon de Tommy, qui suait la peur et faisait plutôt triste figure. Coucou apprit de lui qu'il se nommait Reginald Skuns, et lui dit brusquement : « Je vais vous rendre la liberté ; vous allez donc filer auprès de vos amis les Cœurs-Sanglants et lui dire qu'ils m'envoient leurs grands chefs en parlementaires, j'ai besoin de tailler la bavette avec eux. Ils n'ont rien à craindre, nous ne sommes pas des sauvages. Trottez ! » Et de son propre couteau, il trancha les liens du captif ivre de joie qui s'enfuit vers le camp des Indiens, tandis que les nègres le regardaient s'éloigner d'un air qui indiquait suffisamment combien ils eussent préféré essayer sur lui leurs haches et leurs baïonnettes. Coucou fit ensuite prendre les armes à tout son monde et, se promenant nerveusement à l'écart, attendit les événements.

Il était, ce matin-là, d'une humeur exécrable, et ronchonnait entre ses dents contre tout et tous. William et plusieurs

autres nègres qui étaient venus l'importuner se firent « remiser » d'importance, et il ne se dérida même pas quand on lui annonça l'approche d'un groupe d'une demi-douzaine d'Indiens — les parlementaires demandés évidemment. — Il se borna à envoyer quelques-uns de ses soldats au-devant d'eux et à recommander impérieusement aux autres le silence le plus complet. Et c'était une chose curieuse de voir comme il était obéi tant la supériorité d'intelligence et de volonté a d'empire sur ces natures primitives.

Bientôt la délégation fit son entrée dans le camp au milieu de l'attention, et aussi de l'anxiété générale ; qu'allait-il sortir de cet entretien ? Coucou y reconnut Œil-d'Aigle, le Renard-Rusé et... Chinchagock en personne, toujours coiffé de son éternel bonnet de fourrure, plus trois autres guerriers, qu'il n'avait jamais vus, tous, bien entendu, graves, impénétrables, solennels sous leur accoutrement extraordinaires et leurs enluminures multicolores, et d'ailleurs armés de pied en cap.

Les deux mains croisées sur la poignée de son immense sabre, Coucou les regarda d'un air hargneux, se ranger en ligne devant lui, puis soudain, il éclata : « Voulez-vous que je vous dise ce que je pense ? Eh bien ! vous êtes tous des gourdes, oui,

tous... vous aussi, mon respecté père Chinchagock ! Je vous demande ! Si ça ne fait pas hausser les épaules aussi haut que la colonne Vendôme de voir des « pochetées » pareilles ! Tout ça, pourquoi ? Parce que je me suis trotté en vous attachant aux poteaux de la cabane comme des « klebs » à leur niche. Eh bien ! après ? Fallait pas vous saouler, je n'aurais pas pu vous attacher ! Et puis, si vous m'aviez fiché la paix, dans la forêt, au lieu de m'emmenner dans vos sales bicoques de village, ça ne serait pas arrivé. Et puis, si vous n'aviez pas voulu faire de moi une espèce de sauvage comme vous, ça ne serait pas arrivé. Et puis si au lieu de vous monter la tête comme des abrutis, vous vous étiez dit : ce rossard de Coucou, il est impayable, avec lui pas moyen de se fâcher... ça ne serait pas arrivé non plus. Au lieu de ça, les voilà qui se réunissent à deux cents pour me courir après, et qui mettent tout sens dessus dessous, pour m'attraper... Allez donc, si j'étais aussi bête que ça, moi, je n'oserais jamais plus me regarder dans une glace ! »

La véhémence de cette apostrophe interloqua tellement les Indiens qu'elle les arracha un instant à leur calme légendaire ; ils se regardèrent d'un air étonné, puis Œil-d'Aigle murmura : « Mon jeune

frère blanc parle... — Ah ! non ! Pour sûr que non je ne suis pas votre frère ! Je m'en voudrais toute ma vie d'avoir des frères qui aient des binettes pareilles !... Mais je n'ai pas tout dit : admettons encore que vous ayez des raisons de m'en vouloir, à moi. Eh bien ! et tous ces pauvres nègres, qu'est-ce qu'ils vous ont fait, eux ? Rien du tout. Alors, qu'est-ce que vous leur voulez ? Pourquoi ne les laissez-vous pas tranquilles ? »

Il y eut un silence prolongé, puis Œil-d'Aigle, visiblement désorienté, parce que sans doute il n'avait jamais rien entendu de pareil, prit la parole pour déclarer avec emphase que les procédés dont Coucou s'était servi pour s'évader constituaient une injure pour les guerriers qui en avaient été victimes et, par suite, pour la tribu entière ; donc celle-ci devait en tirer vengeance. Le Parisien rageait. « Il faudrait une pioche, grogna-t-il, pour leur faire entrer dans la caboche une idée à peu près raisonnable. Oh ! là, là, quelle bande de truffes ! Qu'est-ce qu'il leur a donc mis dans le crâne à la place de cervelle, le Grand-Esprit ? » Coupant violemment la parole au chef indien, il entama une longue et originale harangue dont le but était de proposer la paix ou tout au moins une trêve aux Cœurs-Sanglants, de

façon à permettre aux noirs de se mettre à l'abri des atteintes de leurs ennemis.

Après quoi, lui, Coucou, s'engageait à se livrer aux mains de l'Œil-d'Aigle, afin d'en terminer avec cette absurde querelle. Il termina en évoquant le souvenir de la « raclée » qu'avaient reçue leurs amis blancs pendant la nuit, menaçant carrément les Peaux-Rouges d'un sort pareil s'ils persistaient à lui échauffer les oreilles.

Il est à peu près certain que, si le gamin avait parlé posément, discutant les questions avec calme, il n'aurait obtenu aucun résultat ; mais sa véhémence, en abasourdissant les guerriers, en les ahurissant, fit mieux que les plus parfaits raisonnements. Chinchagock, décidément vindicatif, demanda pourtant d'un air rogue : « Et qui nous prouve que mon fils l'Écureuil-Volant tiendra sa promesse ? — Je le jure sur votre tête et même sur les cheveux qu'il y avait dessus au temps jadis, mon respecté père. Ça, c'est un serment, je pense ! — Mon fils sait-il qu'il sera attaché au poteau du supplice ? — Mais oui, mais oui, c'est entendu. Et même un poteau, j'ai bien peur que ce ne soit pas assez, je crois qu'avec deux ou trois, ça serait beaucoup plus rigolo... » Et il murmura en français :

« Espèce de vieille tête à massacre et

si c'était moi qui t'y attachais, à ce fameux poteau? Il faudra que je creuse cette idée-là... »

Se retirant un peu à l'écart, les Cœurs-Sanglants délibérèrent quelques instants. Il était clair qu'ils étaient fort impressionnés par le désastre de leurs alliés, comme par l'assurance dont faisait preuve notre Coucou. Il n'était pas jusqu'à l'extrême jeunesse de celui-ci qui ne leur causât un certain malaise ; comment expliquer qu'un garçon de cet âge fût pareillement doué, s'il n'était protégé par quelque puissance supérieure, le Grand-Esprit en personne peut-être? Enfin le nombre des nègres à qui ils n'avaient aucune raison d'en vouloir les refroidissait, car il était clair que s'il y avait bataille, bon nombre de leurs guerriers resteraient sur le terrain. A la fin, Œil-d'Aigle dit : « Quand mon jeune frère blanc compte-t-il venir retrouver ses frères rouges? — Dans six jours. — Où? — A leurs villages. — Haugh ! Les Cœurs-Sanglants acceptent, ils attendront l'Écureuil-Volant. »

Coucou cette fois se rassura et il daigna sourire. La décision des Peaux-Rouges ne le surprenait pas, non plus que la confiance qu'ils lui manifestaient ; il savait que jamais un guerrier indien n'a manqué à une promesse de ce genre, —

au bout de laquelle la mort l'attend — parce que ce serait preuve de lâcheté, et que, à défaut d'autre qualité, on ne saurait leur dénier une bravoure à toute épreuve ; il était donc satisfait. Œil-d'Aigle reprit : « Mon jeune frère blanc a-t-il à son camp des prisonniers blancs ? — Un seul. — Que mon frère nous le livre. J'ai dit. — Que le diable les emporte, pensa Coucou, voilà que je vais être obligé de lâcher cette sombre canaille d'Alfonso... Mais il n'y a pas à hésiter, ça marche trop bien ; et puis j'en serai quitte pour le rattraper, voilà tout ! » Il ordonna donc qu'on délivrât de ses liens l'intendant, et quand celui-ci apparut, il lui cria : « Hein ! En avez-vous une veine, vous. Vous l'échappez belle, c'est moi qui vous le dis ! Seulement, mon vieux, gardez-vous à carreau, parce que la prochaine fois sera la bonne. Maintenant, décanillez que je ne vois plus votre sale trompette devant mes yeux. Va-t'en, vilain, hou, hou ! »

V

Un peu de répit.

Après avoir convenu des derniers détails de l'armistice, les Peaux-Rouges quit-

tèrent le camp, emmenant don Alfonso Muy tout effaré de son bonheur, et ce fut alors seulement que Coucou révéla aux nègres qui, l'entretien ayant eu lieu en langue indienne, n'y avaient rien compris, à quel prix il avait obtenu la paix. Ce fut une stupéfaction générale, puis William s'exclama : « Mais... dans ces conditions, vous sacrifiez votre vie pour que les Cœurs-Sanglants nous laissent passer ! — Moi ! protesta le gamin très sincèrement surpris. Je ne sacrifie rien du tout ! — Vous n'avez donc pas l'intention de tenir votre parole, d'aller vous remettre aux mains de vos ennemis ? — Pour qui c'est que vous me prenez ? Quand Coucou a promis quelque chose, m'sieu le négro, il le tient, voilà... Ah ! je comprends, vous avez peur que... Alors vous vous figurez que je vais m'y laisser ficeler, à leur poteau ? Cette bonne blague ! Je leur filerai entre les pattes une deuxième fois, c'est tout ce qui va arriver ; vous voyez que ce n'est pas bien grave ! »

Il faut dire à la louange des noirs que tous se refusaient à accepter le sacrifice de leur jeune chef, et il fallut, pour les y décider, que celui-ci servît un de ces raisonnements péremptoires dont il avait le monopole : si l'on ne faisait pas la paix avec les Indiens, ceux-ci barreraient le

passage jusqu'à l'arrivée de don Rodriguez et de ses troupes ; ce serait le désastre pour tout le monde et Coucou lui-même ne serait pas précisément épargné. Au contraire, grâce au succès des négociations engagées, la route était libre, la caravane des libérés allait pouvoir gagner un refuge sûr ; quant à son général, à quoi bon se tourmenter à son sujet, puisqu'il se moquait autant des périls qui l'attendaient que de son premier bâton de suc de réglisse ! Et tout fier de cette implacable logique, le pseudo-Bois-Brûlé termina par cette parodie d'un mot historique qu'il avait retenu de son séjour à l'école : « Allez, mes bons vieux frères noirs, le poteau du supplice auquel on m'attachera n'est pas encore coupé ! »

Là-dessus, il donna l'ordre de plier bagages en toute hâte, et de se mettre en route. Les pauvres noirs n'étaient pas sans appréhension sur la loyauté avec laquelle les Cœurs-Sanglants respecteraient le traité de paix, mais leur méfiance n'était aucunement justifiée. Les guerriers les laissèrent passer, puis s'acheminèrent vers le Nord, et enfin disparurent. Avant le départ, Coucou poussa une reconnaissance jusqu'au théâtre du combat nocturne, afin de rechercher si Tommy et surtout Nino, le ravisseur de Pauline

étaient au nombre des morts. Mais les corps avaient déjà été ensevelis par les Cœurs-Sanglants de sorte qu'il ne put se renseigner. « Je ne suis pourtant pas méchant, murmura le gamin, mais cette peste de Nino me déplaît, que ce n'est rien de le dire. Après ça, peut-être bien qu'il est parti pour les territoires de chasse de ses ancêtres, comme disent ces brutes d'Indiens, mais j'aimerais être fixé. Quant à cette triple gale d'Alfonso, penser que j'ai été obligé de le lâcher !... Oh ! mais je le rattraperai, et avant longtemps, et il faudra bien qu'il bavarde !... »

Peu après, la caravane se mit en route, et à partir de ce moment, durant quatre jours, les étapes se succédèrent, coupées des seuls repos indispensables aux hommes et aux bêtes. Coucou, depuis qu'il parcourait la Prairie, et qu'il vivait d'une vie quasiment sauvage, avait acquis ce sens subtil que les indigènes possèdent de naissance et qui leur sert à se diriger avec une incroyable sûreté. C'est ainsi que, sans trop de tâtonnements, il retrouva le chemin qu'il avait suivi en quittant Pyzdry et que, sur sa splendide monture, il avait franchi si rapidement. La distance totale était environ trente-cinq lieues, qu'un bon cheval du pays peut couvrir en vingt heures environ. Mais des hommes à

pied, des chariots ne vont pas aussi vite et la lenteur de la marche désespérait le jeune « général » qui craignait sans cesse de voir apparaître les cavaliers de don Rodriguez.

Il sut plus tard que, par une chance inespérée, celui-ci se trouvait sur la côte, à une soixantaine de lieues de l'estancia qu'il habitait, lorsque la nouvelle de la révolte s'était répandue, semant chez les planteurs la crainte et la consternation. Quand enfin don Rodriguez était revenu chez lui, il lui avait fallu un certain temps pour assembler les hommes dont ses amis et lui pouvaient disposer, de sorte que les noirs étaient loin quand, à la tête de trois cents gaillards armés jusqu'aux dents, il était arrivé sur le théâtre de la rébellion. Là, il avait trouvé son âme damnée don Alfonso, qui lui avait fait part du désastre de son détachement, ajoutant que d'après les renseignements, les noirs avaient trouvé un refuge dans les montagnes du Nord-Ouest et que les Polonais de Pyzdry les avaient pris sous leur protection. Le riche planteur avait jeté feu et flammes ; Nino (qui avait échappé au massacre nocturne) subit les conséquences de sa colère pour s'être laissé enlever Pauline et fut honteusement chassé de la présence du maître — acte qui devait avoir plus tard les plus

graves conséquences ; — don Rodriguez avait décidé qu'on irait chercher les esclaves évadés jusqu'en leurs repaires, où on les massacrerait jusqu'au dernier ; quant à leur chef, cet extraordinaire gamin parisien qui commençait à devenir très dangereux, on le supplicierait à la façon indienne avant de le mettre à mort. Et la folle fureur du planteur s'explique aisément : il venait d'apprendre que le pseudo-guerrier Peau-Rouge qui lui avait si adroitement subtilisé la dépouille de son mortel ennemi Thomas, et ce même Coucou chef des révoltés et protecteur de Pauline n'étaient qu'un seul et même personnage !

Mais le farouche tortionnaire de noirs avait d'autres soucis en tête, de très graves soucis sur lesquels il nous sera donné de revenir. Il avait donc remis ses projets de vengeance à une époque plus favorable, fait incendier ce qui restait debout de l'estancia, et, au grand étonnement des siens, reprit le chemin de sa somptueuse demeure, à peu près au moment où les « troupes » de Coucou arrivaient à Pyzdry. Seulement, le Parisien ignorait tout cela, et ses inquiétudes étaient des plus motivées, car il savait bien que ses « soldats » n'étaient pas de taille à tenir tête aux combattants que don Rodri-

guez amènerait avec lui. D'ailleurs, la route s'était accomplie sans autres incidents que l'apparition, à distance, de petits groupes d'Indiens, Pieds-de-Fer, Pawnies, Kioways ou Cheyennes, qui s'étaient d'ailleurs éclipsés sans demander leur reste.

Coucou commença à se rassurer quand sa caravane arriva à quelques kilomètres de Pyzdry, et escorté de quelques noirs à cheval, il prit les devants pour entamer les négociations avec les habitants du village polonais. Ce ne fut pas sans quelque émotion qu'il aperçut le volcan où il avait failli trouver la mort, mais il n'eut pas le temps de s'abandonner à cette impression, car soudain, il se trouva en présence d'une troupe d'une soixantaine de cavaliers blancs en armes, qui le somma de s'arrêter. Il comprit aussitôt que le pays n'étant pas précisément sûr, les Polonais devaient posséder un système de guetteurs qui les avaient avertis de l'approche de la caravane, et ils venaient s'enquérir de la qualité et des intentions des arrivants.

« Allons donc ! s'écria Coucou en réponse à l'invite, c'est comme ça qu'on reçoit les copains ? Je n'ai tout de même pas tellement vieilli depuis une semaine qu'on ne puisse plus me reconnaître !... Mais c'est Coucou, eh oui ! ce bon vieux rigolo de

Coucou, le Parisien-Français-Bois-Brûlé-Cœur-Sanglant, c'est bien lui, p'tit bon-homme vit encore, même qu'il n'a pas envie de casser sa pipe ! »

Il est inutile de chercher à dépeindre l'ahurissement des Polonais en retrouvant leur petit ami à la tête d'une escorte de nègres armés, au-dessus de laquelle flottaient les couleurs de la France — car il n'avait pas oublié son drapeau ! — En un clin d'œil, les rangs furent rompus, on l'entoura, on le pressa de questions et il ne savait à qui répondre. « Ça, disait-il, c'est flatteur ! Parole, quand le Bœuf Gras défile sur les boulevards, il ne fait pas une sensation pareille ! Hein ! croyez-vous que je suis rupin, maintenant ! Monsieur ne sort plus sans être accompagné d'une escorte, comme un empereur ! » Le vieux Stanislas Ladormisky, — celui-là même qui lui avait généreusement fourni vêtements, armes et cheval, — pleurait de joie en contemplant le drapeau tricolore, et tous devinaient que ce nouvel avatar du petit Français devait être dû à des causes sensationnelles. Enfin, ce fut comme en triomphe, que toujours suivi de ses noirs soldats, il pénétra dans le village, où, bien entendu, toute la population, jusqu'aux bébés marchant à peine, était assemblée sur l'unique place.

VI

Où Coucou tient parole.

Le séjour de Coucou parmi cette sympathique et hospitalière population ne se prolongea guère, mais il fut bien employé. Naturellement il dut exposer par le menu ses dernières aventures ; les Polonais savaient très bien comment les esclaves étaient traités sur les plantations, il ne s'éleva donc pas une voix pour blâmer leur révolte ; quant aux exploits guerriers et diplomatiques du jeune « général en chef de l'armée franco-nègre », comme le Parisien s'intitulait lui-même, ils plongèrent les habitants de Pyzdry dans une véritable stupeur, — le mot n'est pas trop fort, — et les éloges et les témoignages d'admiration ne lui furent pas ménagés. Mais Coucou était modeste, et se dérochant aux compliments, il aborda aussitôt les questions essentielles.

Bien que certains des exilés polonais ne vissent pas sans appréhension les noirs s'installer dans le voisinage, il ne fut pas question de repousser les pauvres fugitifs. On convint de leur désigner un emplacement à deux ou trois lieues de

Pyzdry où ils se construiraient un village qui serait, sur la demande même des anciens esclaves, administré et dirigé par les blancs. Ceux-ci fourniraient des instruments aratoires, des bestiaux ; en revanche, les noirs les aideraient dans leurs travaux des champs, de sorte que les deux villages se prêteraient un mutuel appui.

Le sort de ses protégés ainsi réglé, Coucou s'occupa de Pauline ; Stanislas Ladormisky déclara la prendre sous sa protection, promettant qu'elle serait traitée comme sa propre fille ; par conséquent, au milieu de ces braves et honnêtes gens qui, mis au courant de ses tribulations, sauraient la protéger au besoin, elle serait en parfaite sécurité.

Enfin, sur la proposition du Parisien, laquelle fut accueillie avec enthousiasme par les noirs, il fut décidé qu'on formerait parmi ceux-ci une espèce de milice d'une centaine d'hommes qui seraient exercés comme de véritables soldats réguliers par des Polonais ayant servi dans les armées européennes. Cela, c'était une idée de Coucou, qui probablement devait avoir quelque arrière-pensée...

Avant que le soir fût venu, ces divers points étaient convenus ; la caravane qui était arrivée sur ces entrefaites cam-

paît aux portes du village, les Polonais s'empressaient à soigner les blessés et, les nègres s'étonnaient qu'il existât des blancs si pitoyables à leurs souffrances, alors que d'autres se montraient envers eux si impitoyables et cruels. Pauline fut remise aux mains de Stanislas et de sa femme ; l'un et l'autre furent aussitôt séduits par la grâce et la gentillesse de la fillette, et pourtant, celle-ci n'était guère en état de faire apprécier l'une et l'autre. Car, depuis qu'elle savait que son ami Coucou était résolu à retourner parmi les Cœurs-Sanglants, elle ne cessait de pleurer et de le supplier de rester auprès d'elle...

Mais ce fut en vain que les Polonais et les nègres joignirent leurs prières et même leurs supplications à celles de la petite Française, Coucou demeurerait inflexible. « Comment, disait-il, moi, Coucou, je manquerais à ma parole, j'aurais l'air d'avoir la frousse ! Vous ne parlez pas sérieusement. Il n'y a peut-être à l'heure qu'il est qu'un seul Français de Montmartre dans toute la Prairie, et il flancherait ! Voyons !!! » Et quand on lui objectait la férocité des Indiens, la mort épouvantable au-devant de laquelle il courait, il haussait les épaules avec impatience : « Mais puisque je vous dis qu'il n'y a pas de danger ! Je les connais, maintenant,

vos sauvages, comme si c'était moi qui les avait faits, je sais par quel bout il faut les prendre, enfin je me charge de les apprivoiser à moi tout seul !... Et puis, ce n'est pas tout : j'ai des comptes à régler avec tout un tas de gens, j'ai des amis à qui je dois une visite, j'ai... ah ! j'en ai des choses à faire, allez ! Est-ce que vous croyez que c'est en restant ici à croûter comme un ogre et boire comme une éponge et pioncer comme une marmotte qu'elles se feront ? »

Il se démena si bien que Stanislas et quelques autres finirent pas partager sa confiance et se persuader qu'il se tirerait à son honneur des nouvelles aventures qui s'annonçaient, on se résigna donc à son départ — d'aucuns avaient parlé d'employer la force pour le retenir ; — et après un festin auquel il fit largement honneur (avouons que le soir, il était légèrement pompette), il s'en fut se coucher.

L'un de ses premiers soins, naturellement, avait été de se renseigner au sujet de Garcia Nunez, l'homme dont il avait bien involontairement fait la connaissance au fond du gouffre aux serpents. Fidèles à leur promesse, les Polonais l'avaient, non sans peine ni danger, retiré de son horrible prison, et pendant deux jours, il avait été comme fou de bonheur.

Bien entendu, on l'avait habillé, nettoyé, rasé, bref, on lui avait rendu figure humaine. Et voilà que, la veille au matin, on s'était aperçu qu'il avait disparu, emportant, sans en avoir demandé la permission à personne, des armes, des munitions, des vivres et monté sur un bon cheval dont il s'était emparé !

« Hum ! avait fait Coucou à ce récit, j'ai comme une idée que ce ne doit pas être un citoyen très recommandable. D'abord, ce qu'il m'a raconté de la manière dont il était allé se promener dans le trou, je suis sûr que c'était une craque ; et puis, cette façon de mettre la clef sous la porte sans dire bonjour ni bonsoir, et en emportant le mobilier... Enfin, un sale type de plus ou de moins, dans la collection, ça ne se voit pas, tant pis pour lui ! » Néanmoins, le gamin était assez vexé de l'attitude de son protégé, et il n'était pas douteux que si jamais il le rencontrait, il lui dirait sa façon de penser.

Le lendemain matin, à l'aurore, Coucou était en selle. Tout le village, les nègres au grand complet, étaient debout, et lui firent escorte pendant une demi-lieue. Il n'y avait guère que lui qui fût calme et souriant, car chacun s'épouvantait des périls qui l'attendaient ; mais nul n'essayait plus de le dissuader d'y courir compre-

nant que ce serait peine perdue. Il brusqua les adieux, embrassa sur les deux joues sa mignonne Pauline qui pleurait toutes les larmes de son corps, fit à ses amis noirs un petit discours pour les exhorter à être bien sages, à travailler comme des anges, et à ne pas se saouler, promit qu'il reviendrait aussitôt que ses nombreuses occupations le lui permettraient et s'éloigna au petit trot au milieu d'un concert d'acclamations et de souhaits. Quelques instants plus tard, il se voyait une fois de plus seul, absolument seul, au milieu de la Prairie immense.

« C'est drôle, monologuait-il en se laissant bercer au trot de Sbysko, comme j'ai de la veine, moi ! S'il y a quelque part une crapule, je suis sûr qu'elle ne peut pas me sentir ; s'il y a un brave type, tout de suite, on est comme des frères. A quoi ça peut-il bien tenir ?... C'est égal, ils sont amusants, tous ; on croirait à les entendre que je suis... une espèce de phénomène, un bonhomme si extraordinaire que jamais on n'a vu son pareil : pourquoi, c'est ce que je ne peux pas comprendre. Je me débrouille assez bien, je ne m'épate pas facilement, je ne me laisse pas monter le coup, je ne me crois pas mort parce que je dégringole au fond d'un trou, ou parce

que quelques douzaines de bariolés d'Indiens me courent aux trousses pour me zigouiller : voilà tout. N'importe qui en ferait autant à ma place ! »

Ces réflexions pleines de modestie l'occupèrent une partie de la matinée. Il s'arrêta vers midi pour déjeuner et reprit ensuite sa course. Il ne connaissait qu'approximativement la direction à suivre, mais il s'en remettait à sa bonne étoile du soin de l'empêcher de s'égarer. Sa décision était tout à fait arrêtée de ne pas manquer de parole aux Cœurs-Sanglants et il ne songeait aucunement que ce fût là une véritable folie. Il avait promis, il tenait, quoi de plus simple ?

Or, peu de temps après qu'il se fût remis en route, il aperçut à quelques centaines de pas, sortant d'un petit bois, deux cavaliers en qui son œil exercé reconnut aussitôt des Peaux-Rouges ; à tout hasard, il apprêta ses armes, et soudain, il eut une exclamation : « Mais je ne me trompe pas ! Je veux être pendu si ce n'est pas là mon respecté père Chinchagock et son sympathique copain Œil-d'Aigle !... Voyez-vous ça ! Ils n'avaient pas confiance en moi, les croquants, ils rôdaient par là dans l'espoir de me chiper si j'essayais de me « barrer ». Ah ! non, ça, ce n'est pas chic : ils me paieront celle-là

avec le reste ! » Il était fort mécontent, et ce fut en bougonnant qu'il s'avança vers les deux guerriers.

Bien qu'ils s'efforçassent de conserver leur gravité habituelle, leurs visages rayonnaient et contrairement à leur habitude, ce furent eux qui prirent les premiers la parole : « Où va mon fils, l'Écureuil-Volant ? interrogea Chinchagock. — En voilà une question ! grogna Coucou. J'allais à votre « patelin », parbleu, puisque je l'avais promis... Et puis d'abord je ne suis pas votre fils, ni votre frère non plus, et je ne m'appelle pas l'Écureuil-Volant ; c'est idiot ce nom-là, tout le monde sait bien que les écureuils ne volent pas. — Mon fils, continua obstinément le Cœur-Sanglant, va nous remettre ses armes, ensuite nous ligoterons mon fils et nous le conduirons à nos villages pour l'attacher au poteau et le faire mourir sous les tortures. — Charmante soirée, beaucoup d'entrain, approuva Coucou. Pour un père épatant, on ne dira pas que je n'ai pas un père épatant : il est aux petits soins pour moi, qu'il y a de quoi faire pleurer un hippopotame. Alors, à partir de maintenant, on est en guerre, tous les trois ? — Oui, et mon fils, l'Écureuil-Volant est notre prisonnier. — Par conséquent, on a le droit de se jouer de ses sales tours ? —

Je ne comprends pas. — Bon. Moi, je comprends et ça suffit. »

Comme il achevait ces mots, les deux guerriers lui enlevèrent prestement, sans qu'il tentât aucune résistance, son fusil, ses pistolets, sa hachette. En un tour de main, ils le ficelèrent des épaules jusqu'au bas du torse, les bras collés contre le corps, puis, ils lui lièrent les jambes à la selle ; Chinchagock sauta sur sa monture, prit Sbysko par la bride et dit avec un féroce et joyeux sourire : « Et maintenant, partons pour les villages de notre tribu, où mon fils l'Écureuil-Volant sera attaché au poteau des supplices. Je veux prendre le scalp de mon fils l'Écureuil-Volant pour le mettre à la place de celui que l'homme blanc m'enleva jadis. »

VII

Une partie de pêche.

La nuit tombait. Dans la prairie immense, on n'entendait que le chant des oiseaux qui regagnaient leur gîte, et le hurlement lointain des fauves en quête d'une proie, et ce mélancolique paysage eût rempli de tristesse le voyageur qui eût été d'humeur à se laisser aller à la

rêverie. Mais la rêverie exige d'abord un certain raffinement, et ensuite la liberté d'esprit. Or, des trois personnages que nous prenons la liberté de présenter au lecteur, aucun ne semblait en état de s'abandonner à ce passe-temps favori des poètes.

L'un d'eux s'occupait à donner à manger à trois superbes chevaux, entravés auprès d'un petit bois, tandis qu'un autre fumait sa pipe accroupi sur les talons : tous deux étaient des Indiens pur sang, qu'à leurs peintures on reconnaissait comme étant membres de la tribu des Cœurs-Sanglants. Le troisième, un jeune garçon de race blanche, mince, fluet, au visage intelligent et énergique, surveillé par les deux autres, était solidement attaché au pied d'un énorme sycomore par un câble en piassaba : on a déjà reconnu en ce dernier notre sympathique Coucou, et dans les deux Peaux-Rouges Œil-d'Aigle et Chinchagock, tout joyeux de penser que, bientôt, ils ramèneraient à leurs villages celui qui avait porté un si rude coup à leur prestige en leur glissant dans les mains, comme l'anguille dans les doigts du pêcheur.

Coucou, il n'est pas besoin de le dire, n'était pas tranquille sur les suites de l'aventure, bien qu'il affectât de bavar-

der gaiement avec les deux Indiens. Certes, il avait confiance en l'ingéniosité de son esprit, et cependant, la soirée se passa, puis la nuit, sans qu'il eût trouvé le moyen de se tirer de sa fâcheuse situation. D'ailleurs, les Peaux-Rouges ne le perdaient pas de vue.

« Ce n'est pas tout ça, songeait-il, il faudrait voir à se débrouiller, et à fausser compagnie à mes sympathiques gardes du corps... Bon, ce sera pour demain, si ce n'est pas pour aujourd'hui. A quoi bon se presser, pourvu qu'on arrive à temps ! »

Au lieu de lever le camp au petit jour, Œil-d'Aigle et Chinchagock se consultèrent quelques instants, puis ils convinrent qu'ils ne partiraient que dans trois ou quatre heures, pour la raison que leurs vivres étant à peu près complètement épuisés, il les leur fallait renouveler sous peine de jeûner pendant la journée de route qui les séparait encore de leurs villages. Œil-d'Aigle s'arma donc de son arc et de ses flèches et disparut dans un bois voisin à la recherche de quelque gibier : quant à Chinchagock il demeura pour garder Coucou, et fit ses préparatifs pour essayer de capturer du poisson dans l'étang au bord duquel le campement était établi.

A cet effet, il tira de son inépuisable sac

un filet qu'il se mit à monter. Cet engin, véritable chef-d'œuvre en son genre était fait de ce « piassaba » d'une incroyable résistance dont les Indiens se servent tant ; il avait à peu près vingt-cinq mètres carrés et un système de coulisses et de cordes qui permettait de réunir les quatre côtés et d'en former ainsi une espèce de sac pour le retirer de l'eau avec le produit de la pêche. Confortablement installé sur la rive, le dos appuyé contre son sycomore, Coucou suivait avec beaucoup d'intérêt les faits et gestes de son respecté père.

D'un mouvement savant, celui-ci envoya le filet au loin, puis habilement, lentement, il le hâla à lui : à part quelques herbes et un vieux mocassin, il ne ramena rien. La seconde et la troisième tentative ne donnèrent qu'un résultat insignifiant : quelques menus poissons qu'il rejeta dédaigneusement dans l'étang. Très amusé, Coucou se mit à rire. « Pourquoi mon fils l'Écureuil-Volant rit-il ? demanda l'Indien. — C'est, répliqua le gamin, parce que je suis tout content à l'idée de la bonne friture que nous allons manger tout à l'heure. — Mon fils se moque de son respecté père. Si son père ne prend pas de poisson, c'est qu'il n'y en a pas dans l'étang. — Ça, protesta Coucou, c'est une

vaste blague ; si vous ne prenez pas de poisson, c'est que vous vous entendez à lancer un filet à peu près comme un crocodile à jongler avec des bougies allumées. Dans mon pays, j'ai connu des gosses hauts comme des pissenlits qui vous feraient la pige à ce sujet-là. — Mon fils, l'Écureuil-Volant, demanda Chinchagock, veut-il dire qu'il se chargerait de réussir mieux que moi ?

— Un peu. Du premier coup, je vous parie que je ramène de quoi régaler la moitié de votre tribu : c'est pourri de poissons, là dedans, seulement, quand on leur jette le filet à la façon d'un singe qui abat des noix, ils se trottent, naturellement. »

L'Indien était extrêmement vexé, d'autant plus qu'il passait auprès des siens pour un pêcheur consommé. Il dit en ricanant : « Eh bien ! je vais détacher le bras de mon fils, et il pourra ainsi nous montrer ce qu'il sait faire. »

En deux coups de couteau, il libéra les poignets du Parisien, puis il desserra les liens qui lui enserraient les jambes de façon qu'il pût se tenir debout, et lui mit le filet dans les mains. « Bon sang, fit Coucou, vous allez voir ça : une pêche comme vous n'en aurez jamais contemplé de pareille : « Longuement, savamment, lui aussi, il assembla le filet, le balança,

tandis que Chinchagock, à quatre pas, l'examinait non sans ironie. Enfin, les bras du Parisien se détendirent et le filet s'envola.

Seulement, ce ne fut pas dans l'étang qu'il s'abattit, ce fut sur Chinchagock lui-même. Avant que le guerrier eût compris ce qui lui arrivait, les mailles serrées et résistantes le couvraient de la tête aux pieds : d'un mouvement brusque où il mit toute sa vigueur, Coucou tira à lui les cordes qui glissaient dans les coulisses, et l'engin se fermant sur les chevilles de l'Indien, celui-ci bascula sous la secousse ; et il bascula si malheureusement qu'il fit le plongeon dans l'étang où, empêtré, incapable de nager, il disparut aussitôt.

« Là ! s'écria joyeusement Coucou, qu'est-ce que j'avais dit que j'allais faire une pêche comme on n'en voit pas souvent ? Laissons-le boire un coup, ça calmera ses ardeurs. » L'agitation de l'eau prouvait que l'infortuné Cœur-Sanglant se débattait de son mieux, mais ses mouvements étaient paralysés par les mailles qui l'enlaçaient de toutes parts, et il se fût inévitablement noyé si Coucou ne s'était décidé à le tirer de sa fâcheuse position. Non sans peine, il hissa le filet et son contenu sur la rive assez haute. Chinchagock ne donnait presque plus

signe de vie. « Fichtre ! murmura le Parisien, je l'ai laissé trop boire. Bah ! il en reviendra, ça a la peau dure, ces bêtes-là !... Oh ! je voudrais déjà être au moment où il va se réveiller, pour admirer sa « bouillotte ! » Quand il se verra là dedans, ses cheveux sont capables de repousser pour pouvoir se dresser sur sa tête ! »

Sans prendre le temps de retirer le filet, le gamin s'étant emparé adroitement de la hache et du couteau qui garnissaient la ceinture de l'Indien, coupa les cordes des coulisses, et s'en servit pour ficeler son respecté père comme un vulgaire saucisson. Il l'étendit ensuite sur le sol, la tête un peu plus basse que le reste du corps, et s'occupa d'achever de se délivrer lui-même. Il y réussit, mais après plus d'un quart d'heure de travail, tant les nœuds étaient compliqués et les ficelles de piassaba solides, et, étirant voluptueusement ses membres : « Ouf ! encore deux heures et j'étais élevé à la dignité de momie égyptienne... Mais c'est qu'il ne revient pas le vieux tondu ! Eh ! papa, faut pas passer l'arme à gauche, ce n'est pas le moment ! Attendez au moins que la friture soit cuite, vous savez bien la fameuse friture que je vous ai promise. » Et il se mit à secouer l'Indien avec la plus louable ardeur. Le résultat fut excellent : le noyé vomit

à flots l'eau qui l'étouffait, se secoua, s'agita et finit par ouvrir les yeux.

« Je savais bien qu'il n'était pas mort ! triompha Coucou, le voici déjà en convalescence. Au revoir, vieux père, je revien-drai dans un moment, il faut que je m'occupe de votre copain qui ne va pas tarder à « rappliquer ». Et, très calme, il s'éloigna, tandis que Chinchagock, reprenant peu à peu ses sens, ahuri, ne devenant pas comment c'était lui qui se trouvait maintenant captif, essayait en vain de se délivrer de ses liens et de son filet.

« C'est tout plein rigolo, murmura le Parisien, la blague que je viens de faire à mon vénérable ancêtre ou soi-disant tel, moi aussi, je me tordrais bien comme une baleine qu'on ferait cuire vivante dans une poêle à frire, si seulement j'avais le temps. Mais c'est que je n'ai pas le temps ; il y a cet Œil-d'Aigle qui va me tomber sur le dos, tout à l'heure. Ces sauvages, ça ne comprend pas la plaisanterie et il est capable de se fâcher. Alors, pour éviter cela, il faudrait que lui aussi.... »

Or, juste à ce moment, il aperçut à sept ou huit cents mètres, le chef indien sortant du bois où il était allé chasser et portant sur son dos un animal qui était probablement un daim. Alourdi par ce

fardeau, il marchait lentement, préoccupé d'éviter les obstacles du terrain. « Voilà ce que c'est, observa froidement Coucou ; si je n'avais rien dit, j'aurais eu le temps de me débrouiller, mais du moment que je m'amusais à parler du loup, j'étais sûr qu'il allait montrer le bout de son nez... Pas à dire, il faut que je lui joue un tour, à celui-là aussi, mais lequel, bon sang, lequel? »

Il achevait ce dernier mot quand, derrière lui, un cri s'éleva : c'était Chinchagock qui, renonçant à se délivrer, appelait à tout hasard son compagnon à son secours. Œil-d'Aigle s'arrêta brusquement, jeta son gibier à terre, et se redressant, regarda du côté d'où venait la clameur ; et, comme Coucou, surpris n'avait pas eu le temps de se cacher, l'Indien, qui ne pouvait manquer de le reconnaître à ses vêtements européens, comprit aussitôt que le prisonnier s'était échappé. Il poussa un sauvage cri de guerre, et la hache à la main prit sa course vers le Parisien.

VIII

Un drame qui finit bien.

« Oh ! oh ! s'exclama le Parisien à cette vue, on dirait que ça se complique.

Je vous demande s'il n'aurait pas pu rester une demi-heure de plus à courir après son gibier, celui-là !... Mais c'est qu'il n'a pas l'air commode, on croirait qu'il va tout avaler, parole ! » Il y avait à quelque distance, un buisson épineux assez étendu et fort touffu confinant à la rive de l'étang. Sans hésiter, emportant la hache et le couteau de chasse de Chinchagock, Coucou s'y faufila, non sans y récolter nombre de cuisantes égratignures, et il attendit les événements. Un bruit de pas précipités l'avertit bientôt de l'approche d'Œil-d'Aigle qui, à l'aspect de son compagnon ligoté eut une exclamation de fureur. « Sapristi, murmura le gamin, et l'autre que j'avais oublié ! Il va le délivrer et ils seront deux contre moi ! Ah ! non, pas de ça ! » Sans souci cette fois de s'écorcher, il se rua hors de son abri et soudain se trouva face à face avec le chef indien qui effectivement s'apprêtait à trancher les liens de Chinchagock, « Chien de Visage-Pâle, hurla le Cœur-Sanglant hors de lui, tu vas mourir ! » Et, fou de rage, il s'élança sur notre Coucou, son arme levée, avec une impétuosité qui le perdit.

Car il ne remarqua point un petit fossé aboutissant à l'étang et qui le séparait de son adversaire, et trébuchant dans la dépression, perdit quelques secondes

l'équilibre, le gamin mit à profit ce répit inespéré et, utilisant les leçons qu'il avait jadis reçues de son respecté père, lui lança sa hache à la tête ; le coup eut dû fendre le crâne du Peau-Rouge, mais il faut bien l'avouer, Coucou n'était pas un artiste en la matière, de sorte qu'au lieu d'être atteint par le tranchant de l'arme, le guerrier fut touché seulement en plein front, par la partie opposée formant marteau. Le choc n'en fut pas moins plus que suffisant, puisqu'il tomba à la renverse, à demi assommé.

« Bon sang de bon sang, murmura Coucou, voilà un fossé auquel je dois une jolie chandelle et même une collection de cierges. Vite, grouillons-nous à ficeler celui-là aussi. » La longe de l'un des chevaux lui servit à cet usage, après quoi se redressant, il contempla son œuvre avec satisfaction ; puis, s'adressant à Chinchagock qui avait assisté avec une fureur impuissante à cette scène rapide : « Hé ! hé ! vieux papa, eh bien ? Qu'est-ce que vous en dites ? Croyez-vous que vous avez un rejeton qui vous fait honneur, et qui a bien retenu vos enseignements ? C'est un gas qui est de parole, pas vrai ? Je vous avais promis de revenir, je suis revenu : je vous avais promis de vous jouer un sale tour, je vous l'ai joué... Comment, vous

m'insultez à présent, alors que vous devriez être tout fier des succès de votre fils chéri ! C'est bon, puisque vous êtes ronchonneur à ce point-là, je ne vous adresse plus la parole, je vous renie pour mon père... Et puis ce n'est pas tout, je vous réserve une petite distraction de mon crû ! Voyez-vous ce grossier personnage qui me dispute parce qu'il n'a pas été le plus fort ? Où donc que vous avez été élevé, hein ? » Tout bouillant d'une juste colère, il s'en fut puiser un seau d'eau dont il aspergea l'infortuné Œil-d'Aigle, et quand il jugea que celui-ci n'allait pas tarder à revenir à la vie, il le traîna au pied d'un arbre, à une trentaine de pas, et l'y attacha solidement : il fit subir la même opération à Chinchagock qui continuait à l'abreuver d'injures, et, revenant au campement, s'étendit commodément au soleil, goûtant les joies d'un agréable *farniente*.

Le reste de la journée s'écoula ainsi. Le soir, il dîna d'une tranche du daim tué par le chef indien et qu'il était allé chercher, et fit une sieste jusqu'à la nuit. Depuis longtemps, Œil-d'Aigle était ranimé, mais bien qu'il dût sérieusement souffrir de sa blessure d'où le sang coulait, honteux de sa défaite, il ne soufflait mot, et son compagnon l'imitait. Quelle humi-

liation pour ces deux guerriers éprouvés de se voir les captifs d'un gamin de quinze ans, qui était leur prisonnier le matin encore ! Ils le regardaient de loin, avec des yeux chargés de menaces et de haines ; quant à lui, il ne daignait pas s'occuper d'eux.

Quand la nuit fut close, Coucou s'arracha à son repos et se livra à une série de préparatifs. Il commença par allumer un grand feu ; cela fait, il se dirigea vers les deux Indiens et sans leur adresser la parole, les adossa aux troncs de deux arbres voisins auxquels il les attacha étroitement sans prendre la peine de retirer à Chinchagock le filet dont celui-ci était toujours enveloppé. Puis il amassa devant chacun d'eux un gros tas de bois mort, au pied duquel il déposa leurs tomahawks, leurs couteaux, leurs lances, leurs arcs, leurs flèches ; lui-même se munit de ses propres armes en possession desquelles il était, bien entendu, rentré. Enfin, il vint s'asseoir en face de ses prisonniers ; les flammes rougeâtres et crépitantes donnaient au spectacle une allure fantastique.

« Je veux, dit-il tout à coup d'une voix sombre et caverneuse, raconter une histoire à mes frères rouges. Un jour, un jeune blanc, seul et abandonné, errait dans une

forêt ; des hommes rouges le virent, lui jetèrent leur lasso comme à une gazelle sauvage, s'emparèrent de lui et l'emmenèrent aux villages de leur tribu. Que leur avait fait le jeune blanc ? Rien, il ne demandait qu'à vivre en paix avec eux et à retourner sur la terre de ses ancêtres. Au lieu de le lui permettre et d'avoir pitié de lui, les hommes rouges voulurent l'obliger à devenir l'un des leurs — comme si un blanc pouvait devenir un homme rouge, et un homme rouge devenir un blanc, — et ils le tinrent captif. Or, il arriva que le jeune homme blanc, beaucoup plus malin qu'eux, réussit à prendre la poudre d'escampette et à se sauver. Qu'auraient dû faire les hommes rouges ? Se résigner et rire du bon tour qu'il leur avait joué. Au lieu de cela, ils écoutèrent la voix de la colère et cherchèrent partout le jeune homme blanc pour l'attacher au poteau du supplice. Ils réussirent bien à lui mettre la patte dessus, mais ils furent assez bêtes non seulement pour le laisser s'échapper à nouveau, mais encore pour devenir ses prisonniers.

Eh bien ! le jeune homme blanc va faire subir à ses frères rouges le sort qu'ils lui réservaient. Ces arbres auxquels il les a attachés, ce sont leurs poteaux de sup-

plices. Que mes frères rouges se préparent à mourir au milieu des tortures. J'ai dit. »

Un silence suivit cette impressionnante harangue. Devant le péril, les deux Indiens retrouvèrent la bravoure et l'impassibilité de leur race, et ce ne fut qu'au bout d'un long instant qu'Œil-d'Aigle se décida à répondre : « Les guerriers rouges ne craignent ni la mort, ni les tortures, leur âme ignore la peur et ils ne savent ce que c'est que trembler devant un ennemi ; les blancs sont des chiens, et les Cœurs-Sanglants sont des hommes. — Bon, répliqua Coucou, ça fait toujours plaisir de savoir ces choses-là. Nous verrons si vous chanterez encore aussi fort tout à l'heure. »

Il se leva, et mit le feu aux deux bûchers préparés, puis, une hache dans chaque main, il commença, imitant ce qu'il avait vu faire par les Kioways lors du supplice de Pauline, par marcher autour des deux Indiens, en énumérant à haute voix les supplices qu'il se proposait de leur infliger ; c'était quelque chose d'épouvantable : il leur arracherait les ongles, les dents, leur trancherait le nez, les oreilles et les doigts, leur découperait la peau en lanières et sur les plaies saignantes déposerait des brandons ardents : il leur crèverait les yeux, leur enlèverait la langue, etc., etc.,

Chaque fois qu'il se taisait pour reprendre haleine, Œil-d'Aigle ou Chinchagock prenait la parole pour l'insulter, le menacer des pires représailles, proclamer la grandeur de leur tribu et leur vaillance personnelle, parfois ils criaient tous les trois en même temps.

Peu à peu Coucou s'excitait ; brandissant ses deux haches, il dansait maintenant, faisant miroiter aux yeux des captifs les fers qui étincelaient à la lueur des foyers, et il hurlait de toute la force de ses poumons une chanson de guerre de sa composition : « Boum la la ohé zizi panpan, badaboum..., etc. » Les Cœurs-Sanglants qui ne voulaient pas être en reste, vociféraient eux aussi à qui mieux mieux ; c'était dans la nuit paisible un concert infernal. A la fin, épuisé, le Parisien s'arrêta, et se mit à considérer les Indiens qui, les yeux hors de la tête, la face apoplectique, prenaient évidemment la chose très au sérieux. Et ils lui parurent si extraordinairement drôles que, soudain, il éclata d'un rire fou qui ne s'arrêtait pas, si bien qu'il finit par tomber sur l'herbe en se roulant littéralement et menaçant d'étouffer.

Quand l'accès fut terminé, il se releva en comprimant ses côtes endolories. « Non, fit-il en français, ça, c'est trop, il y a de

quoi y laisser sa peau... ! Voyez-moi ces deux « poires » qui pensaient que c'était pour de bon ! Faut croire décidément que moi non plus je n'ai pas l'air commode !... Enfin, voilà, le premier acte terminé, passons au deuxième. » Sombres les Indiens l'avaient regardé rire, croyant voir là une injure à leur triste position. Coucou s'approcha d'eux et, à nouveau, s'accroupit et les considéra longuement. « Le supplice de mes frères rouges va bientôt commencer, dit-il, mais auparavant, je veux leur faire une proposition. Que mes frères ferment leur bec et m'écoutent... S'ils avaient attaché le jeune blanc au poteau du supplice et qu'ils l'aient fait mourir, qu'est-ce que cela leur aurait rapporté ? Sa peau tout juste, et, entre nous, ils n'en auraient pas tiré lourd au marché, même en la faisant tanner. Si maintenant le jeune blanc à son tour, puisqu'il est le plus fort, prenait la vie de ses frères rouges, qu'est-ce que cela lui rapporterait ? Rien du tout non plus, alors, pourquoi ne pas nous entendre tous les trois comme des copains, puisque, de nous zigouiller les uns les autres, ça ne nous donnerait même pas de quoi acheter une nouvelle perruque à ce pauvre papa Chinchagock qui a perdu la sienne à la bataille ? »

Les autres écoutaient ne comprenant pas. Alors, se levant, solennel, Coucou prononça les paroles suivantes : « La vie d'Œil-d'Aigle et de Chinchagock, guerriers aussi redoutables au combat que sages dans le conseil, appartient au jeune homme blanc que jadis ils appelèrent l'Écureuil-Volant. L'Écureuil-Volant les a attachés au poteau du supplice, et il a allumé le brasier qui devait dévorer leurs corps et il a brandi la hache qui devait taillader leurs chairs. Mais le Grand-Esprit a soufflé sa pensée à l'Écureuil-Volant et il lui a dit : « Que ces deux guerriers vivent, parce qu'ils sont aussi redoutables dans le combat que sages dans le conseil ; va, tranche leurs liens, rends-leur leurs armes, qu'ils soient dorénavant tes serviteurs fidèles, et qu'ils gardent leurs noms. Ainsi parla le Grand-Esprit, et l'Écureuil-Volant lui obéit. »

Grave et digne, Coucou marcha vers les captifs et en quelques coups de couteau trancha leurs liens. Ils se relevèrent et demeurèrent un instant la tête basse, comme écrasés, puis tous deux se prosternèrent aux pieds du gamin et répondirent ensemble d'une voix tremblante : « Qu'il soit fait selon la volonté du Grand-Esprit : que nos âmes errent à l'aventure après notre mort et ne pénètrent jamais

dans les territoires de chasse de nos ancêtres, si nous ne sommes pas les serviteurs fidèles de l'Écureuil-Volant... »

Deux mots d'explication maintenant, sur le dénouement inattendu de cette scène tragi-comique.

IX

Où l'on entend parler du brave Carbournat.

A l'époque où se déroulèrent les exploits de notre hardi et sympathique héros, les Indiens, qui n'étaient pas encore abâtardis, ni dégénérés, avaient une sorte de code de l'honneur qui était scrupuleusement respecté par toutes les tribus sans exception. L'une des lois de ce code était la suivante : Quand un guerrier a été fait prisonnier par un membre d'une peuplade adverse et qu'après l'avoir attaché au traditionnel poteau, son ennemi lui fait grâce de la vie en invoquant un prétendu ordre du Grand-Esprit, il cesse d'appartenir à sa tribu primitive, fait désormais partie de celle de son généreux vainqueur et devient l'esclave de celui-ci : il n'a pas le droit de refuser sa grâce.

Or, notre Coucou, de son séjour chez

les Cœurs-Sanglants avait retenu cette coutume et il en connaissait la puissance. Peu soucieux, comme on le pense, de se souiller du sang de ses ennemis vaincus, il avait trouvé ce moyen élégant de terminer sa querelle avec eux, sans compter qu'il s'assurait ainsi des auxiliaires qui, par respect pour les règles traditionnelles, n'hésiteraient pas à l'occasion à se faire tuer pour lui. Mais les deux Indiens — Œil-d'Aigle surtout en sa qualité de grand-chef — auraient certainement préféré la mort à cette humiliation ; c'est pourquoi tous deux laissaient couler leurs larmes sans chercher à les cacher. Le Parisien, froidement, leur rendit leurs armes et invita le chef à panser sa blessure ; puis, absolument certain qu'il n'avait plus rien à craindre d'eux, il fut s'allonger près du feu ; tous deux, peu après, vinrent en silence prendre place à ses côtés, couchés sur le ventre, la face contre terre, dans l'attitude de la désolation : ce fut ainsi qu'il les retrouva le lendemain matin en s'éveillant.

« C'est pas tout ça, dit-il, mais nous avons à blaguer tous les trois, maintenant qu'il n'est plus question de se démolir les abatis mutuellement. Montrez un peu vos jolies frimousses, les copains ! voyons. Tristes et mornes, ils se levèrent et Coucou

procéda à un interrogatoire en règle, relatif aux moyens de faire sa paix avec le reste de la tribu des Cœurs-Sanglants : il se rendait compte, en effet, que tant qu'il n'aurait pas obtenu ce résultat, il ne serait jamais assuré de ne pas tomber victime d'une attaque imprévue de ces vindicatifs sauvages et se verrait sans cesse contraint de compter avec leur hostilité. Œil-d'Aigle et Chinchagock furent d'abord d'accord pour déclarer que sur leur demande et en raison de leur nouvelle situation à l'égard du jeune blanc, le conseil de la tribu n'hésiterait pas à passer l'éponge sur le passé, mais à la condition que Coucou consentît à échanger avec la tribu le serment du sang, qui ferait de lui une sorte de Cœur-Sanglant honoraire, à qui ses frères d'adoption devraient aide et assistance sous réserve de la réciproque. C'était ainsi que Thomas le Canadien avait été adopté par les Pieds-de-Fer.

« Allons, fit le gamin, il a été dit et écrit que je finirais mes jours dans la peau d'un Cœur-Sanglant. Seulement cette fois, il n'y aura pas de déguisement à la clef, heureusement... Au fond, je vois très bien où ils veulent en venir, Œil-d'Aigle et Chinchagock : les guerriers graciés étant d'office enrôlés dans la tribu de leur vain-

queur, ils cessent d'être Cœurs-Sanglants, puisque je ne le suis pas moi-même ; mais si je le deviens par adoption, ils le redeviennent aussi, eux. C'est pour cela qu'ils tiennent tant à la facétie... Moi, je n'ai qu'à y gagner, puisque j'aurai désormais des amis dans la Prairie. Donc, allons-y, et en route ! »

Il notifia donc à ses deux « serviteurs » son acceptation, et ils ne cachèrent pas leur joie. Le camp fut levé, et une heure plus tard, la petite troupe se mettait en marche, mais cette fois, Coucou, libre de ses mouvements, le poing sur la hanche, trottait victorieusement en tête, suivi à distance respectueuse par les deux Indiens humbles et soumis...

Le soir, comme ils s'apprêtaient à rechercher un emplacement pour la nuit, Chinchagock fit soudain entendre un sifflement particulier qui, chez lui, constituait un signal d'alarme : « Qu'a vu mon frère ? » interrogea Coucou qui, pour ne pas sans cesse rappeler à l'Indien sa présente déchéance, avait cessé de lui donner le qualificatif dont il le gratifiait autrefois ; mon respecté père. — A notre gauche, des cavaliers, répliqua brièvement l'autre. » Peu après un groupe de cinq hommes apparut à quelques centaines de mètres et Œil-d'Aigle déclara aussitôt que c'étaient

là des Cheyennes et que ceux-ci n'étant point en guerre avec les Cœurs-Sanglants, il n'y avait rien à craindre d'eux. On laissa donc les nouveaux venus s'approcher et ils échangèrent avec leurs deux frères rouges les salutations d'usage. « Les Cœurs-Sanglants, observa l'un d'eux, sont-ils donc devenus les amis des blancs, qu'ils prennent leurs enfants sous leur protection pour traverser la Prairie. — Cet enfant, répondit Œil-d'Aigle, n'a point attendu que les années se soient accumulées sur sa tête pour être déjà un homme, et il est le frère des Cœurs-Sanglants. — Haugh ! Il est donc aussi le frère des Cheyennes, puisque les Cœurs-Sanglants et les Cheyennes sont frères. »

Ces formules épuisées, les deux troupes décidèrent de camper côte à côte et de mettre leurs vivres en commun, ce qui fut fait à la grande satisfaction d'Œil-d'Aigle et de Chinchagock dont les nouveaux amis étaient amplement pourvus en venaison et surtout en « eau de feu » (eau-de-vie). Les chevaux furent entravés, les feux allumés, et, après un repas copieux et copieusement arrosé, on alluma les pipes et l'on causa — à la mode indienne — c'est-à-dire en prononçant une phrase toutes les cinq minutes.

Notre brave Coucou qui, pour n'avoir pas l'air d'un gosse, s'était lui aussi armé d'un calumet contre lequel il s'escrimait avec ardeur, fut tout à coup interpellé par l'un des Cheyennes qui lui dit : « Le jeune guerrier blanc sait-il ce qui est arrivé il y a une demi-lune (deux semaines à peu près) aux villages des Cheyennes. — Je l'ignore. — Le Grand-Esprit a manifesté son affection pour ma tribu en lui envoyant un homme blanc. — Bah ! — Oui. Mais cet homme blanc n'était pas un homme. — Vraiment, fit Coucou ; alors, c'était une femme ? — Ce n'était pas une femme. — Fichtre !... — Ce blanc, poursuivit l'Indien, n'était ni un homme, ni une femme, c'est un dieu qui est descendu du ciel apporté par une étoile. » Coucou ouvrit de grands yeux ahuris et pria son interlocuteur de préciser.

« Le jeune guerrier va me comprendre. Un matin, un peu après le lever du soleil, nous vîmes une étoile s'approcher de l'un de nos villages, elle était énorme, de la couleur du blé mur, et une espèce de panier était suspendu au-dessous. — Un panier ! interrompit le gamin dressant l'oreille. Que mon frère rouge continue, il m'intéresse superlativement. — Dans ce panier, il y avait un homme vêtu à la façon des blancs, avec une barbe noire et des che-

veux noirs. Quand il nous vit, il nous jeta une corde en nous faisant signe de la saisir ; quelques-uns d'entre nous s'y risquèrent et l'étoile s'arrêta dans sa course. Alors, il se laissa glisser le long du câble et prit pied à côté de nous. Mais l'étoile, ayant rempli sa mission ne voulut pas demeurer plus longtemps sur la terre ; elle bouscula ceux qui la retenaient, les renversa sur le sol, et comme elle menaçait de les emporter dans les airs, ils la lâchèrent : elle s'éleva majestueusement, et peu d'instant après, elle avait disparu... — Ça, s'écria Coucou coupant la parole au narrateur, pour être raide, c'est raide ! Car il n'y a pas de doute, c'est Carbougnat !... Et cette étoile, c'était un ballon, le ballon qui est arrivé juste pour me permettre de faire la nique aux « larbins » de Rodriguez !... Mais pourquoi est-il descendu à terre, ce vieux niquedouille ? Et qu'est-ce que c'est que cette idée d'aller se promener au-dessus de la Prairie en ballon ? Et que faisait-il au Texas alors que je le croyais rentré en France depuis des mois?... »

Nul, bien entendu, n'était en état de répondre à ces questions : placidement, le Cheyenne continua :

« Le blanc s'exprimait en une langue que nul ne comprenait, sans doute celle

des dieux. Nous le conduisîmes à nos villages, où il est toujours ; il habite dans la case où sont gardés les fétiches, et plusieurs fois par jour les prêtres, les guerriers, les femmes et les enfants viennent se prosterner à ses pieds et le supplier d'attirer sur ses fils bien-aimés, les Cheyennes, toutes sortes de félicités ; bien entendu, chacun lui apporte son offrande... » Coucou ne put en entendre davantage. L'idée de Carbougnat élevé au rang de divinité tutélaire des Cheyennes lui semblait tellement réjouissante qu'il eut de la peine à se retenir d'éclater, mais il se reprocha aussitôt cet accès de gaieté en songeant à ce que le pauvre brave homme devait se morfondre au milieu de ces sauvages. « Allons, murmura-t-il, il faut croire qu'avec Thomas, Pauline, Rodriguez, Atkins et cette crapule de Nino s'il est toujours de ce monde, sans compter les Cœurs-Sanglants, je n'avais pas encore assez d'histoires sur les bras, voilà que je vais être obligé de délivrer ce pauvre Carbougnat... Mais ce serait vraiment rosse de ma part d'hésiter, car, sans son ballon, où serais-je à l'heure qu'il est ? Très occupé à manger les navets par la racine, pour sûr ; or, j'aime bien les navets, surtout avec un bon canard autour mais les racines, ça ne me dit rien. Par consé-

quent, il faudrait être le dernier des imbéciles pour hésiter, et Coucou n'est pas un imbécile, je suppose ! »

Sans en avoir l'air, il se fit donner des détails sur la situation géographique des susdits villages, sur la façon dont le pseudo-dieu était traité et gardé, puis la conversation ayant pris un autre tour, il n'y prêta plus attention et se mit à réfléchir à ce qu'il venait d'apprendre.

X

L'Oiseau-Moqueur.

Les Cheyennes se séparèrent le lendemain matin de leurs compagnons occasionnels sans que leur conduite ait donné lieu au moindre grief. Coucou s'était résolu à laisser les choses suivre leur cours, c'est-à-dire à régler définitivement sa querelle avec les Cœurs-Sanglants, puis à retrouver Thomas, afin de le rassurer sur le sort de Pauline avant de s'occuper de la délivrance de Carbognat : les Cheyennes avaient en effet été formels, leur prisonnier était traité comme un « coq-en-pâte » et, en ce qui le concernait, il n'y avait pas urgence. La marche fut donc continuée et se poursuivit sans inci-

dents jusqu'au soir. Alors Chinchagock, au moment de dresser le camp, prit gravement la parole : « Mon jeune frère blanc dit-il (Coucou avait exigé qu'il renonçât à l'appeler « Chatteeing » c'est-à-dire « Maître », ainsi que leurs situations réciproques l'exigeaient aux termes des coutumes), mon jeune frère blanc va rester ici. Œil-d'Aigle et moi partirons demain dès que le soleil sera sorti des eaux, et nous nous rendrons à nos villages ; nous assemblerons le conseil des chefs et celui des vieillards et nous leur demanderons d'adopter le jeune blanc et d'échanger avec lui le serment du sang. Quel nom indien mon jeune frère désire-t-il prendre ? — Je crois, répliqua Coucou, que dans l'intérêt de ma sécurité future, il vaut mieux que je change de nom. — Qu'il soit ainsi fait... Mon frère rit toujours, et il plaisanterait encore même s'il voyait le Grand-Esprit et les Esprits subalternes apparaître devant lui en brandissant leurs foudres. Pourquoi ne prendrait-il pas le nom de l'Oiseau-Moqueur, celui dont le chant imite le rire de l'homme ? — Ce n'est pas une mauvaise idée. Oui, l'Oiseau-Moqueur me va, je crois même qu'il a dû, ce nom-là, être inventé exprès pour moi.

Il fut donc convenu que le gamin s'établirait dans un bosquet au sommet

d'une colline d'où l'on embrassait l'horizon à longue distance, et situé à quelque six lieues des villages des Cœurs-Sanglants. Dès que les conseils de la tribu auraient décidé son admission, Œil-d'Aigle et Chinchagock le viendraient quérir. Ces résolutions prises, les deux Indiens procédèrent aux préparatifs habituels. Mais, quand le repas fut pris, tous deux, à la grande surprise de Coucou, s'éloignèrent sans mot dire, à pied, et en quelques instants, il les eut perdus de vue — parmi les hautes herbes. « Ça, fit-il, c'est un peu raide ! Où donc qu'ils vont, comme ça, ils me « plaquent ? » Et leurs chevaux ?... » Mais ses craintes étaient vaines ; une demi-heure plus tard, les deux Peaux-Rouges faisaient à nouveau leur apparition, mais l'un et l'autre surchargés d'un énorme paquet de feuilles, de menues brindilles et de plantes sauvages. « Ils comptent se mettre au vert, à ce qu'il paraît, grogna le Parisien. Je parie qu'ils vont encore me donner une représentation biscornue ! » Cette fois, il ne se trompait pas. Mornes et tristes, Chinchagock et Œil-d'Aigle, allumèrent un grand feu au-dessus duquel ils placèrent une marmite contenant le produit de leur récolte, humecté d'eau ; puis, quand le tout, aspergé de temps à autre, eut suffisam-

ment bouilli, ils se dépouillèrent de leurs rudimentaires vêtements et Œil-d'Aigle plongeant un morceau d'étoffe dans le liquide épais et odorant se mit à en frotter à tour de bras l'épiderme de son compagnon. « Mâtin ! admira Coucou, il a de la poigne, mon frère rouge, pour sûr qu'il se croit en train de racler la couenne d'un goret fraîchement tué ! »

Mais bientôt le résultat de cette opération se révéla à son regard surpris : les peintures, dessins, arabesques, enluminures sous lesquels disparaissait la couleur naturelle de la peau de l'Indien s'effaçaient à l'exception de quelques-uns qui semblaient indélébiles. Quant Chinchagock eut rendu le même service au chef, leurs physionomies s'étaient si profondément modifiées que le gamin n'aurait plus su les distinguer l'un de l'autre, si la tête scalpée de son ex-père n'eût été un signe certain de la personnalité de celui-ci. « Moi, déclara le gamin, ça s'est enlevé tout seul, prenant un bain dans une rivière d'eau chaude. Il en reste bien un petit peu, mais c'est si peu de chose qu'il vaut mieux n'en pas parler. Maintenant, mes frères rouges me diront-ils pourquoi ils ont changé de « pelure » ? — Jusqu'à ce que nous ayons été admis à nouveau dans notre tribu, répliqua Œil-d'Aigle d'un air

sombre, nous n'avons plus le droit d'en porter les peintures. Alaoum, alaoum ! Hélas ! que doivent penser de nous nos ancêtres ? Oserons-nous paraître devant les chefs et les vieillards de notre tribu, pour leur avouer que nous avons été vaincus par un enfant qui n'a pas même encore subi les épreuves des guerriers ? Alaoum, alaoum ! Malheur et honte sur les indignes fils de nos pères ! »

Cette nuit-là, Coucou dormit peu ; les Indiens la passèrent en effet vautrés dans l'attitude où ils avaient laissé s'écouler celle qui avait suivi leur défaite, à gémir, à pleurer et se lamenter à mi-voix, et, de loin en loin, se redresser en poussant d'éclatants cris de désespoir. Au début, le gamin les plaignait dans toute la sincérité de son âme, mais au bout d'une heure ou deux, l'impatience le gagna, et il se mit à ronchonner tout seul, déclarant qu'il allait devenir enragé pour peu que ce manège continuât et que c'était bien heureux qu'il n'y eût pas de sergots dans ce patelin, sans quoi « les deux loustics n'y couperaient pas de coucher au poste pour tapage nocturne. » Il n'osa toutefois pas interrompre les pauvres diables dans l'accomplissement des rites consacrés, mais le lendemain, quand ils l'eurent quitté en souhaitant que le Grand-Esprit

prit sous sa garde leur « chatteesing » vénéré (eh bien ! pensa Coucou, s'ils me trouvent déjà l'air vénérable, qu'est-ce que ce sera quand j'aurai 99 ans) ! il poussa un soupir de soulagement : enfin, il allait pouvoir piquer un somme sans être dérangé ! « Au fond, murmura-t-il, je n'y crois pas du tout ! Rester trente-six heures sans qu'il m'arrive une histoire extraordinaire, ça ne se serait jamais vu ! » Mais pour une fois, son attente fut trompée, car le lendemain vers trois heures du soir, quand il vit au loin apparaître les deux Cœurs-Sanglants escortés d'une demi-douzaine de leurs camarades, nulle aventure petite ou grosse n'était venue l'arracher à sa quiétude.

Bientôt, le groupe fut à sa portée : il remarqua aussitôt, non sans joie, que Chinchagock et Œil-d'Aigle étaient à nouveau « peinturlurés » comme jadis — preuve que la tribu les avait à nouveau admis dans son sein, et que par conséquent, elle l'admettait aussi, lui. — Il s'avança et arrêta son cheval à quinze pas des arrivants, jamais il n'avait été aussi sérieux. L'un des Indiens, couvert d'un riche manteau rouge, et qui devait être un des trois « sachems » de la peuplade (chefs suprêmes, religieux et militaires) prit alors la parole : « Salut à mon jeune

frère blanc ! dit-il. Qu'il continue durant de longues années à chevaucher par la Prairie immense, que son bras soit toujours fort, que sa flèche ne manque jamais son but. Salut ! — Salut à mon frère rouge, guerrier redoutable et respecté dont la seule présence jette la terreur parmi les ennemis ! Puissé-je jamais être aussi vaillant que lui dans le combat et aussi sage dans le conseil ! » L'Indien sourit, visiblement heureux du compliment. « Je peux bien lui passer la main dans les cheveux, songea Coucou, pour ce que ça me coûte !... »

L'Indien entama alors un long discours dans lequel il retraça, assez impartialement, il faut le dire, les démêlés de la tribu avec l'ex-Écureuil-Volant, le remerciant d'avoir épargné la vie de Chinchagock et d'Œil-d'Aigle, s'extasiant sur l'ingéniosité et la hardiesse du jeune blanc, puis il déclara que les Cœurs-Sanglants étaient maintenant décidés à enterrer la hache de guerre qu'ils avaient déterrée contre lui et à le compter au nombre de leurs frères sous le nom d'Oiseau-Moqueur. Acceptait-il ? « Pour sûr que j'accepte, affirma Coucou. A quoi ça sert-il de se chamailler et de se ficher des coups, je vous le demande ? Allons-y, zou, échangeons le serment du sang, après ça on ira croûter

tous ensemble, on boira un bon coup, et puis on se séparera bons amis. » Sur quoi, sans prendre garde à ce que ce langage avait de peu protocolaire, le sachem invita Coucou à prendre place à ses côtés : Œil-d'Aigle et Chinchagock se postèrent à quelques pas plus loin, le reste de l'escorte en arrière et la troupe se mit solennellement en marche. Elle arriva le lendemain matin aux villages, au lever du soleil, après avoir marché une partie de la nuit.

La journée s'écoula pour notre brave gamin comme un rêve qui eût revêtu de vagues allures de cauchemar. Toute la tribu, ayant eu connaissance de ses exploits et se souvenant parfaitement du petit blanc dont Chinchagock avait voulu faire son fils, était accourue et l'examinait curieusement : nul ne songeait à lui reprocher la mort des Cœurs-Sanglants tombés au cours des combats avec les nègres : c'était la guerre. Au contraire, visiblement, tous ces sauvages, bons connaisseurs en matière de bravoure, étaient animés pour lui d'une véritable sympathie. Il y eut de multiples cérémonies : réception par le conseil des vieillards, puis par celui des chefs, puis danses des prêtres ou sorciers autour du nouveau fils adoptif de la tribu, durant lesquelles ils chantaient ses louanges. Ensuite, on lui remit une

hache qu'il enfouit dans un trou que l'on combla, et le sachem prononça la formule suivante : « Que la paix règne entre les Cœurs-Sanglants et leur frère l'Oiseau-Moqueur, tant que le manche de cette hache ne portera ni fleur, ni fruit. » En compagnie des chefs et des vieillards, Coucou employa ensuite une grande heure à fumer, au prix d'un « mal de cœur » épouvantable, l'inévitable calumet de paix. Le tout se termina par l'échange du sang : devant toute la tribu assemblée et silencieuse tandis que les sorciers psalmodiaient des prières, le grand-prêtre tira un peu de sang du bras du sachem et, le recueillant dans une coupe, le fit absorber à Coucou : il procéda ensuite à l'opération inverse, et quand elle fut terminée, de grandes acclamations s'élevèrent : ç'en était fait, le Parisien était décidément adopté sous le nom de l'Oiseau-Moqueur.

Le soir, selon le vœu du héros de la fête, l'on « mangea » et l'on but ferme ; les viandes rôties et bouillies, les bouillies de fève, de maïs, assaisonnées de piment et de poivre rouge, les boissons plus ou moins fermentées, l'eau-de-feu circulèrent à foison. Avouons que notre Coucou y prit sa large part, et que, pour la seconde fois en trois jours il se grisa quelque peu ; après tant de privations, il était bien un peu

excusable, d'autant plus que, comme il s'en doutait bien, elles n'étaient pas terminées. Œil-d'Aigle et Chinchagock, aux petits soins près de lui, ainsi qu'il était de leur devoir durent le conduire — il serait plus exact d'écrire « le porter » — jusqu'à la case qui lui était affectée, où, à peine étendu sur les nattes, il se mit à ronfler à en ébranler la toiture.

XI

Aux villages des Cœurs-Sanglants.

Lorsque, le matin, Coucou entr'ouvrit les yeux, il eut la surprise de constater que quelqu'un était en silence accroupi auprès de sa couche, le regardant dormir. Il acheva de s'éveiller et reconnut le sachem, lequel répondait au nom de Singoo-Bill. « Comment se porte mon jeune frère l'Oiseau-Moqueur? interrogea l'Indien. — Il irait bien, s'il n'avait pas aussi mal aux cheveux, répliqua le gamin ; pour une fois j'envie mon respecté père Chinchagock et tous ceux dont le scalp s'est envolé vers un monde meilleur ; il n'y a pas de danger que ça leur arrive à eux. » Le sens de l'innocente plaisanterie ayant sûrement échappé au Peau-Rouge, il n'insista pas

et reprit : « Je suis venu m'entretenir avec l'Oiseau-Moqueur de ce qu'il compte faire ; l'Oiseau-Moqueur est brave et le Grand-Esprit a mis dans sa jeune tête plus d'intelligence que dans celle de bien des vieillards. Néanmoins, il ne sait pas tout, parce qu'aucun homme ne sait tout : il peut donc lui être utile de recevoir les conseils d'un guerrier comme Singoo-Bill à qui les années, se succédant, ont appris bien des choses. — J'écouterai le sachem avec respect et je suivrai ses conseils, répliqua Coucou. — Que mon jeune frère me prête donc une oreille attentive. »

Ce Snigoo-Bill, homme d'une quarantaine d'années, outre qu'il était doué d'une physionomie remarquablement sympathique, était certainement, et de beaucoup, le plus intelligent de tous les Indiens avec qui le gamin eût jusqu'alors été en contact. Il avait été instruit d'une façon générale, par Œil-d'Aigle et Chinchagock, sur les intentions et l'histoire de « l'Oiseau-Moqueur », sur ses démêlés avec don Rodriguez et consorts, sur ses relations avec Thomas. Lui, non plus, ne gardait, maintenant que la paix était faite, nulle rancune au gamin de s'être défendu ; on l'avait attaqué, il avait riposté, c'était dans l'ordre. Maintenant que son ex-

adversaire était devenu son ami, il venait lui proposer son appui, agrémenté de sages conseils. Il parla pendant une bonne heure et son auditeur lui prêta une vive attention, trouvant là l'occasion de parfaire son éducation de coureur de Prairie, et il termina par deux propositions.

La première était la suivante. Coucou était certes de taille à se débrouiller seul, mais il serait bon qu'il eût, à son côté, un ou deux auxiliaires dévoués : voulait-il, ainsi que c'était son droit, puisqu'il était leur « chatteesing » emmener Œil-d'Aigle ou Chinchagock ? Or, le gamin, nous l'avons dit, était devenu très diplomate, et il comprenait qu'il était de son intérêt d'achever de se concilier les bonnes grâces du chef suprême. Il répondit donc qu'il refusait à se prévaloir de l'avantage que le hasard lui avait donné sur des hommes aussi dignes d'estime et qu'il leur rendait leur liberté entière. « L'Oiseau-Moqueur, répliqua le sachem avec satisfaction, possède dans sa poitrine le cœur d'un vrai guerrier : Œil-d'Aigle est un chef et Chinchagock est près d'être un vieillard : or, un vrai guerrier respecte les chefs et les vieillards. Mais, puisqu'il les libère tous deux de leurs obligations envers lui, je veux pourtant lui donner un compagnon ; c'est un tout ieune guerrier de dix-sept ans

qui s'appelle Arroonah ; son père est mort dans le combat, et l'esprit de sa mère s'est envolé voici vingt lunes ; il n'a pas de frère, et sa sœur unique est l'épouse de l'un de nos guerriers ; lui-même n'a donc pas de famille. Si l'Oiseau-Moqueur y consent, je lui donnerai Arroonah qui sera son frère dévoué, pour racheter Œil-d'Aigle et Chinchagock. L'Oiseau-Moqueur veut-il voir Arroonah ? »

Coucou hésita ; il n'aimait pas « s'encombrer » comme il disait, et pourtant, il se rendait bien compte qu'il pouvait avoir besoin d'un auxiliaire et d'un ami. « S'il me plaît, son bonhomme, je le prends, sinon macache, pensa-t-il. » Il pria donc le sachem d'appeler le jeune guerrier en question qui parut aussitôt : de taille moyenne, plutôt frêle, mais doué d'un visage ouvert et presque souriant, il fit sur le gamin l'impression la plus favorable. Le sachem s'en aperçut et, sans en demander plus long, dit au jeune Indien : « Regarde, Arroonah, regarde ce blanc ; il ne compte point encore autant d'années que toi, et pourtant nul de nos guerriers ne peut se flatter d'être plus vaillant ni plus avisé que lui. Je t'ordonne de le suivre et d'être son frère : ses ennemis seront tes ennemis, ses amis seront tes amis, sa vie te sera plus chère que ta vie.

Tu le suivras dans ses courses à travers la Prairie, et vous serez tous deux unis comme la tête qui commande l'est avec la main qui exécute. » Sans manifester aucune surprise, le jeune guerrier s'inclina devant Coucou en répétant mot pour mot la formule, puis sans façon, il s'assit sur la natte à côté du gamin dont il prit une main entre les siennes en disant ces seuls mots : « Mon frère... »

Ce joli geste plut infiniment au Parisien qui s'exclama joyeusement : « Je sens qu'on va être des copains tous les deux, il me tape dans l'œil en plein, ce gosse ! Ah ! on va en faire de la belle ouvrage ! Et puis, qu'on ne s'embêtera pas ! D'abord je vais le dégourdir, mon nouveau « frangin », il est gentil, mais il a un peu trop l'air d'arriver de sa « cambrousse » ; on voit tout de suite qu'il n'est pas de Montmartre, lui. Mais quand il sera « à la coule », on fera à nous deux une de ces paires comme on n'en voit pas au coin de toutes les bornes, heureusement ! »

La seconde proposition du sachem était beaucoup plus singulière que la première ; elle revenait à ceci : Coucou avait de nombreux ennemis ; qu'il tombât entre leurs mains, ce qui était fort possible, puisqu'il était décidé à continuer la lutte contre eux, et il était certain qu'ils n'hési-

teraient pas à le mettre à mort aussitôt. Le meilleur moyen d'éviter autant que possible une si fâcheuse éventualité n'était-il pas de s'arranger de façon à ne pas être reconnu quand — ce qui arriverait fatalement tôt ou tard — il se trouverait en présence de l'un d'eux?

A ces mots, Coucou bondit sur sa natte. « Comment ! s'écria-t-il, ce n'est pas sérieux, encore un déguisement ! Ah ! non, par exemple !... Moi qui avais l'intention de demander à Chinchagock sa recette pour effacer ce qui me restait des peintures dont il m'avait barbouillé dans le temps !... Mais vous avez donc juré, tous, de m'empêcher de redevenir Coucou, le vrai Coucou, le seul, l'unique, celui qui avait la peau blanche ? Vous tenez donc essentiellement à ce que j'aie l'air d'une caricature ambulante ? » Le chef indien laissa passer avec calme cet accès d'indignation, puis il répliqua : « Mon fils babille... babille... comme l'oiseau dont il porte le nom ; qu'il réfléchisse ! Si un jour il se trouve seul en face des hommes qui l'ont combattu et qu'ils le reconnaissent, ils le tueront ; s'ils ne le reconnaissent pas, ils ne l'inquiéteront pas. S'il veut pénétrer auprès de don Rodriguez pour obtenir des renseignements, comment le pourra-t-il, s'il se présente avec son visage habituel ? Qu'il

décide maintenant. » Le Parisien était au désespoir, mais il ne pouvait s'empêcher de convenir de la force des raisons invoquées par le sachem ; à la fin, il se laissa convaincre, sous la réserve que l'on ne procéderait qu'aux modifications les plus strictement nécessaires. Aussitôt, deux sorciers furent appelés qui, pendant deux bonnes heures, se livrèrent sur sa personne et celle d'Arroonah à de multiples et compliquées opérations.

Lorsque celles-ci furent achevées et qu'on lui eut présenté un miroir — le seul qui existât dans le village — il demeura stupéfait. Il n'était plus Cœur-Sanglant, il n'était plus Bois-Brûlé, il n'était plus blanc ; tout son corps avait revêtu la teinte brune légèrement rougeâtre des métis qui ont plus de sang indien que de « sang blanc » (à l'inverse des Bois-Brûlés chez qui domine le sang des blancs). Aucun tatouage, aucun dessin, aucune peinture, mais, aux yeux, aux ailes du nez, aux coins des lèvres, d'habiles et menus coups de pinceau de diverses couleurs modifiaient suffisamment sa physionomie pour que, le changement de teint s'y ajoutant, un observateur non prévenu s'y trompât sûrement. « Allons, fit-il avec résignation, il n'y a pas trop de bobo. Pour moi qui me connais, c'est encore moi, et

ils ne m'ont pas trop bariolé. Seulement, qu'est-ce que je vais être maintenant? — Je vais faire donner des vêtements à mon fils l'Oiseau-Moqueur, ceux qu'il porte trahiraient sa qualité de blanc. Il dira qu'il appartient à la tribu des Cœurs-de-Feu; c'est une tribu qui habite loin, bien loin, du côté où le soleil se couche : ses ancêtres furent des Cœurs-Sanglants; mais, voilà bien des lunes, des dissentiments s'élevèrent au sein de notre peuple et une partie émigra pour se fixer au pied des montagnes de l'Ouest; elle a adopté quelques-unes des habitudes des blancs, auxquels elle s'est mêlée, de sorte que ses fils ont pris à la longue un peu de l'apparence des Visages-Pâles; ce ne sont plus de vrais Indiens. Pourtant le souvenir des querelles passées est éteint; les Cœurs-Sanglants et les Cœurs-de-Feu se visitent souvent et ils ont à plusieurs reprises combattu côte à côte. Ils seront avertis que mon fils se donnera pour l'un des leurs et ils seront prêts, par considération pour Singoo-Bill, à lui prêter appui le cas échéant... Mais que mon fils ne s'y trompe pas, il reste Cœur-Sanglant ainsi que le montre ce signe. » Et ce disant, le sachem posait le doigt sur la poitrine de Coucou, où était dessiné, en traits écarlates, un cœur d'où semblaient s'écouler des gouttes de sang...

Arroonah avait subi une transformation identique. L'édifice compliqué de sa chevelure artificielle lui fut enlevé, parce que les Cœurs-de-Feu n'en portaient pas. On remit ensuite aux deux jeunes gens une petite veste sans col, une culotte, des guêtres et des mocassins, le tout en peau de daim tannée de couleur fauve foncé, enfin une espèce de toque en peau de castor ornée de plumes d'aigle ; l'ensemble ne manquait pas de coquetterie, et fut complété par un grand manteau de feutre gris. Le sachem exigea que Coucou renonçât à ses armes qui auraient pu le trahir ainsi qu'à son cheval. Son compagnon et lui reçurent chacun une bonne carabine à canon court, un pistolet, un fort couteau de chasse, un lasso et une sorte d'épieu, long d'un peu plus d'un mètre, à pointe de fer barbelée comme un harpon, de façon à produire des déchirures terribles dans la peau de l'ennemi : c'était là l'arme nationale des Cœurs-de-Feu. Singoo-Bill leur choisit et leur équipa lui-même deux chevaux absolument splendides, aux membres d'acier, tous deux d'un noir de jais. Celui de Coucou s'appelait Hock, celui d'Arroonah répondait au nom de Pitao.

C'était, pour notre héros une métamorphose complète : c'est pour cette raison,

et aussi parce que sous cette nouvelle apparence et sous ce nouveau nom de l'Oiseau-Moqueur, des Cœurs-de-Feu, il devait s'acquérir dans la Prairie indienne une véritable célébrité, que nous avons cru devoir la rapporter en détail. Il se rendit parfaitement compte par la suite qu'il dut plusieurs fois la vie à ces modifications profondes de son individu ; sans qu'il s'en doutât, de ce jour-là datait pour lui l'aurore d'une existence encore plus agitée peut-être que par le passé, et qui devait le conduire à des destinées qu'il était à mille lieues de soupçonner.

XII

Une rencontre dans la Prairie.

« Quels drôles de cocos, ces Cœurs-Sanglants, murmura Coucou, lorsque le lendemain matin, il eut perdu de vue les villages de la tribu indienne. Il y a quatre jours, ils ne rêvaient que de me découper en morceaux comme une volaille rôtie, et maintenant, c'est eux qui se feraient mettre en pièces pour moi ! » C'est que l'Indien n'a à proprement parler ni amitiés, ni haines : si les circonstances font qu'il entre en lutte avec quelqu'un, il

le poursuivra jusqu'à ce que l'un des deux succombe ; mais, si d'autres circonstances font qu'il devienne l'allié de son adversaire de la veille, il oubliera immédiatement le passé et sacrifiera sans hésiter sa propre vie pour satisfaire aux lois de l'honneur de sa race, qui veulent que l'ami défende son ami quoi qu'il doive lui en coûter.

Coucou s'était donc séparé des Cœurs-Sanglants dans les meilleurs termes et il gardait une vive reconnaissance au sachim Singoo-Bill de l'intérêt que celui-ci lui avait témoigné. Son nouveau compagnon Arroonah lui plaisait, et tous deux, dans la Prairie déserte, sous leur costume, mi-indien, mi-européen, formaient un couple charmant et plein d'une juvénile hardiesse. Le but de notre Parisien était pour l'instant de retrouver Thomas, afin de le rassurer sur le sort de Pauline, et de continuer à lui prêter son aide dans l'œuvre de justice que le chasseur avait entreprise. Mais qu'était devenu son ami le canadien depuis qu'il avait remis son corps inerte aux mains d'Ockmulgee? Coucou ne doutait pas qu'il eût fini par se ranimer et que, prévenu de l'enlèvement de Pauline, il fût lui-même à la recherche de la fillette. Où donc le prendre? Après mûre réflexion et sur les conseils de Singoo-Bill, le gamin s'était donc résolu à essayer de se rensei-



gner aux alentours de l'estancia de don Rodriguez. Si ces investigations ne donnaient pas de résultat, il pousserait jusque chez les Pieds-de-Fer qui, selon toute apparence, devaient être au courant des pas et démarches de leur frère adoptif. Il était d'ailleurs entendu que, s'il était amené à prendre part à une expédition contre don Rodriguez, il préviendrait en temps utile Chinchagock, afin que celui-ci fût ainsi en mesure de régler son vieux compte avec le planteur ; mais sachant l'existence de celui-ci utile à Thomas, sans qu'il devinât pour quelles causes, le Parisien avait prié son ex-père de s'abstenir jusqu'à nouvel avis de toute tentative individuelle, le chargeant seulement de s'informer du sort de Carbognat, dieu des Cheyennes.

Quatre journées de marche séparaient les villages des Cœurs-Sanglants de l'estancia de don Rodriguez. Les deux premiers jours s'accomplirent sans le moindre incident. Mais au matin du troisième, comme les deux Cœurs-de-Fer venaient de se mettre en route, leur attention fut attirée par l'apparition d'un homme seul, cheminant à pied par la Prairie — un blanc à en juger par ses vêtements. — Grâce à la vitesse de leurs chevaux, ils furent bientôt auprès de lui, et comme cela

doit se faire entre voyageurs, Coucou lui souhaita la bienvenue : c'était un Mexicain, grand et fort, convenablement vêtu, armé d'un long fusil à canon de cuivre, de pistolets et d'une hache. L'homme leur répondit d'un ton rogue et fit mine de passer son chemin. « Sapristi, pensa Coucou, j'ai entendu cette voix-là quelque part !... » Il arrêta son cheval, et adressa au peu communicatif personnage une question banale, à laquelle l'autre répliqua quelques mots.

« Ah ! Par exemple ! murmura Coucou, mais c'est le sieur Garcia Nunez, ma vieille connaissance du gouffre aux serpents ! Monsieur n'aime pas les Indiens, voilà pourquoi il daigne à peine nous desserrer les dents ! Qu'est-ce qu'il peut bien faire par ici, et juste sur notre route. Le hasard ? Drôle d'idée qu'il a eue là, le hasard ! Il faut absolument que j'essaie de lui « tirer les vers du nez » à ce démenageur à la cloche de bois... Dites-moi, homme blanc, reprit-il tout haut, n'auriez-vous pas eu, voici quelque temps, une querelle avec d'autres hommes de votre race ? — Pourquoi me demandez-vous cela ! fit Garcia en fronçant le sourcil. — Je vais vous le dire : hier, continua le Parisien mentant effrontément, mon frère et moi avons rencontré quatre guerriers blancs, qui

nous ont déclaré chercher un Visage-Pâle, parce qu'il les avait gravement offensés ; ils nous l'ont décrit, afin que nous puissions leur dire si nous-mêmes l'avions vu, et... — A quoi ressemblaient-ils, ces blancs ? interrogea brusquement Garcia. »

Il était clair qu'il ne reconnaissait pas Coucou ; cela n'avait rien d'étonnant si l'on se rappelle les conditions où tous deux s'étaient rencontrés et le déguisement actuel de notre héros. Garcia lui-même, depuis que ses sauveurs lui avaient fait subir une toilette complète, était fort changé et sa voix seule, autoritaire et rude, l'avait trahi. Le Parisien satisfait son interlocuteur en lui décrivant sommairement quatre des Polonais dont la physionomie l'avait plus particulièrement frappé durant son séjour parmi eux. « Ah ! ah ! fit le Mexicain, donnant dans le piège, ils sont à ma recherche. Cela me surprend, mais enfin... C'est vrai, j'ai eu des torts envers eux, mais je ne pouvais pas agir autrement que je ne l'ai fait... Répondez-moi : de quelle tribu êtes-vous ? Vous paraissez bien civilisés tous deux pour des diables rouges. — Notre tribu, répliqua Coucou, est celle des Cœurs-de-Feu. Elle habite au pied des montagnes de l'Ouest, et elle est amie des blancs. Moi,

je m'appelle l'Oiseau-Moqueur et mon frère Arroonah. — Connaissez-vous ce pays où nous nous trouvons en ce moment? — L'Oiseau-Moqueur l'a parcouru plusieurs fois. »

Garcia jeta à terre le lourd sac dont il était chargé et s'assit sur le sol. « Mettez pied à terre, dit-il impérieusement, et écoutez-moi. Peut-être pourrez-vous me renseigner. » Sans prendre garde à ce ton peu agréable, Coucou obéit et son compagnon l'imita. Leurs chevaux entravés, ils vinrent prendre place en face de lui. « Ça mord, se réjouit le Parisien ; encore un peu, et il se prendra lui-même à l'hameçon. Sale bonhomme, ma foi ; si j'avais su, je crois que je l'aurais laissé « bouffer » des crapauds jusqu'à la fin de ses jours ; c'était bien assez bon pour lui. — Avez-vous jamais remarqué, questionna le Mexicain, dans la Prairie, du côté du Sud, une petite colline couverte d'herbes épaisses, et entourée sur deux côtés par deux ruisseaux qui se rejoignent tout près de là? » Coucou réfléchit un instant : « Mes yeux ne voient pas un tel lieu, répliqua-t-il, et ma mémoire l'ignore. » A cet instant, Arroonah prit la parole. « Moi, dit-il, je sais. — Ah ! fit l'homme avec un sursaut de joie : et, jeune guerrier rouge, vous pourriez m'y conduire? — Nous ren-

drons volontiers ce service à notre frère blanc, acquiesça Coucou, voyant que son nouvel ami attendait sa décision. Quand notre frère blanc veut-il partir? — Tout de suite, par le diable! Dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux pour m'y rendre... C'est ma faute aussi, pourquoi ai-je forcé mon cheval, au point d'être obligé de l'abandonner entièrement fourbu... Conduisez-moi, Cœur-de-Feu. Puissiez-vous ne pas m'avoir trompé!»

Les deux camarades enfourchèrent leurs montures et l'aventurier les suivit à pied à une allure qui eût fait honneur à un marcheur de profession : il semblait de fer et refusait le repos que les autres lui proposaient, dédaignant aussi l'offre de prendre place sur l'un des animaux pour se reposer un peu. Vers midi, Arroonah étendit le bras. « Là-bas ! dit-il. — Oui, oui, hurla Garcia, c'est bien cela, c'est bien la description du... » Et il se mit à courir à toutes jambes dans la direction indiquée. Mais s'il débordait de joie, Coucou, lui, était plongé dans une surprise extrême, car il reconnaissait cet endroit où il avait été témoin d'un drame qu'il n'avait point oublié ; c'était là qu'après avoir brûlé la politesse aux Cœurs-Sanglants, il avait recueilli le dernier soupir d'un homme qu'il avait délivré d'un sou-

terrain et en qui il avait, à tort ou à raison, cru voir le père de ce Tom Atkins qui, le lendemain devait être tué sous ses yeux par les séides de don Rodriguez, ou plutôt de son intendant Alfonso Muy.

« Oh ! oh ! murmura-t-il, voici qui devient intéressant ! Dire qu'il y a des gens qui trouvent la Prairie monotone ! Moi je ne peux pas y rôder vingt-quatre heures sans qu'il m'y arrive des aventures biscornues. Mais qu'est-ce qu'il a, mon bonhomme ? C'est la crise, bien sûr ! A nous la douche et le cabanon capitonné ! »

Et en effet, Garcia ayant escaladé le monticule, courait de toutes parts, comme un fou en frappant le sol avec violence. « Très bien ! fit le Parisien, il cherche l'entrée du souterrain. Seulement, ça ne va pas se passer sans que j'y mette mon nez, cette histoire-là. Du moment qu'elle ne me regarde pas, faut que je m'en mêle, c'est indiqué. Et puis, elle m'intrigue. » Sans affectation, il dirigea son cheval du côté où il savait trouver la pierre sous laquelle était encore enseveli le cadavre de l'infortuné blanc. « Oh ! oh ! cria-t-il soudain, écoutez, homme, et voyez par ici. L'Oiseau-Moqueur ne sait ce que vous cherchez, mais son oreille a remarqué qu'ici le sol a sonné creux sous les pas de son cheval... — Dis-tu vrai ? vociféra l'aven-

turier. Alors... alors... ce serait bien là !... » Il se précipita, frappa aux naseaux la monture de Coucou pour la faire reculer, et se jetant à genoux pour écarter les herbes et les feuilles, mit à découvert la dalle que notre gamin avait jadis remplacée tant bien que mal : « Hurrah ! clama-t-il, trois fois hurrah ! J'ai trouvé, c'est bien la pierre ! Loin de moi, démons rouges, fuyez, disparaïssez, sinon je vous écrase tous deux ! »

XIII

Le souterrain.

A cette brutale apostrophe, le petit Parisien ne répondit pas : il calma d'un geste Arroonah, qui était venu le rejoindre et lui fit signe de le suivre. Tous deux descendirent le monticule, mais quand ils furent au bas, Coucou s'arrêta et dit à son compagnon : « Hein ! qu'est-ce que vous en pensez ? Il est gentil, notre frère blanc, pas vrai ? Sans vous, il aurait pu se promener dans la Prairie pendant deux ou trois siècles sans peut-être jamais dénicher ce qu'il cherchait, et c'est comme ça qu'il nous remercie. Vilain coco, va, tête à gifles, figure de pain d'épices, je vais

t'apprendre la politesse, moi, tout à l'heure, attends ! » Il pria Arroonah de préparer son lasso, de le tenir dissimulé sur sa selle, et, tandis que lui, Coucou, marcherait droit sur le malotru, de faire un détour de façon à le prendre par derrière. Au signal de « Haugh ! » l'Indien devait capturer le malappris personnage.

Quand le Parisien eut atteint le sommet du monticule, il constata que Garcia avait déjà fait de la besogne ; avec une force herculéenne, il avait arraché la pierre de son logement, et maintenant il était debout devant le trou noir, contemplant quelque chose qui devait être le cadavre. Au bruit des pas du cheval, il leva la tête : « Vous, encore vous, vermines, chiens d'Indiens, ne m'avez-vous pas compris ? — L'Oiseau-Moqueur et Arroonah ne sont pas des chiens. Ils veulent voir, eux aussi ; la Prairie est à eux aussi bien qu'à l'homme blanc. » Garcia s'avança sur lui, les poings fermés, puis il éclata d'un rire sauvage. « Après tout, cela vaut mieux en effet, de cette façon, pas de danger qu'ils bavardent ! » Prompt comme l'éclair, il saisit à sa ceinture un pistolet chargé, l'arma et leva le bras. Le coup partit, mais la balle alla se perdre en l'air, car, au moment où le Mexicain pressait la détente, Arroonah lui avait jeté son terrible lasso, le renver-

sant à terre d'une secousse savante. « Merci mon frère, dit Coucou, je crois que vous m'avez tiré une épine du... » Il n'eut pas le temps d'achever, car Garcia avait réussi à se redresser et faisait des efforts inouïs pour se dégager. « Est-il « barbe », celui-là ! cria le Parisien, vous voyez bien que vous n'êtes pas le plus fort, eh ! buse ! J'ai un pistolet, moi aussi, vous savez, et si vous nous embêtez, je vous ferai faire connaissance avec lui. »

La menace de l'arme braquée calma le forcené et Arroonah qui, plutôt frêle comme nous l'avons dit, le maintenait avec peine, en profita pour le renverser à nouveau et l'attacher avec l'aide de son ami Coucou. Maintenant l'aventurier pleurait de rage. Sans s'occuper davantage de lui, Coucou s'avança vers le souterrain : le corps y était allongé dans la position où il l'avait laissé. Après qu'il l'eût quelques instants contemplé avec émotion, il appela son camarade indien et le pria de l'aider à lui donner une sépulture convenable. Cette triste besogne, faute d'outils appropriés, les occupa une grande heure ; enfin, ils déposèrent le mort dans la fosse qu'ils comblèrent et au-dessus de laquelle ils disposèrent de grosses pierres en forme de croix.

Lorsqu'ils eurent achevé l'accomplis-

sement de ce pieux devoir, ils revinrent à Garcia maintenant silencieux et qui avait suivi tous leurs mouvements. Coucou, de plus en plus résolu à ne pas trahir son incognito, dit rudement à l'aventurier : « Qu'est-ce que c'est que ce souterrain, homme blanc, et qu'y alliez-vous faire ? » Garcia ne répondit pas et détourna la tête avec mépris. « Mon frère surveille sa langue, continua le prétendu Cœur-de-Feu, mais ne sait-il pas que les guerriers rouges connaissent le moyen de délier celles qui sont le mieux enchaînées ? — Essaye donc, ignoble fils d'une race infâme ! » éclata l'autre. Mais à ce moment, il se tut subitement ; probablement en considérant le gamin avec plus d'attention, avait-il trouvé en lui quelque chose de « déjà vu », et il le fixait avec une attention singulière. Aussi le Parisien se garda-t-il d'insister, et s'éloigna en disant froidement : « Bien, Mon frère blanc se repentira des insultes qu'il a prodiguées à l'Oiseau-Moqueur et à son frère. »

Il prit Arroonah à part, et lui raconta dans quelles circonstances il avait une première fois connu l'existence du souterrain. « C'est un malheur, termina-t-il, que je n'aie pas osé, par une espèce de répulsion plutôt stupide, lire ce que contenaient les papiers du mort. Mais quoi,

ce qui est fait est fait, n'est-ce pas? Puis-que nous sommes là, Arroonah, pourquoi n'irions-nous pas visiter un peu ce souterrain. Ça ne vous dit rien? — Je suivrai mon frère, répliqua le jeune Indien, mais j'aime mieux la lumière du soleil que la nuit que nous allons y trouver. — Bah! ça dépend! La nuit on a l'avantage de ne pas voir les têtes des gens qui vous déplaisent, c'est une consolation. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je m'en voudrais toute ma vie de ne pas profiter de l'occasion qui se présente de faire connaissance avec un séjour aussi enchanteur. C'est égal, voilà une chose bizarre; c'est la deuxième fois que je rencontre ce Garcia et chaque fois, il est question d'une excursion aux environs du centre de la terre; sûrement cet homme-là ne descend pas du singe, il descend de la taupe!»

Sans s'émouvoir de la répugnance manifeste de son ami rouge pour sa proposition, Coucou fit aussitôt ses préparatifs. Garcia fut transporté au centre d'un petit bois assez touffu où il fut solidement lié au tronc d'un arbre. Les deux chevaux y furent également conduits. En fouillant dans le sac plein de provisions de son prisonnier, le Parisien y découvrit, ainsi qu'il s'y attendait une lanterne et de l'huile à brûler en quantité assez considérable!

preuve que l'homme avait pris ses précautions. Ainsi munis, tous deux s'engagèrent dans le trou noir, formant un escalier tortueux et étroit qui s'enfonçait dans le sol. « Pas emballant, le vestibule, ronchonna Coucou, espérons que le reste de l'appartement sera plus modern style. — Mon frère, interrogea l'Indien, sait-il par qui cet escalier a été creusé en pleine Prairie? — Sais pas du tout. Probablement que ce pays a été habité dans le temps. — Arroonah sait, lui. — Bah? — Oui, ce sont les Esprits qui se cachent dans la terre, qui ont tendu ce piège : car ces souterrains sont un piège où ils comptent attirer les hommes pour les massacrer et se repaître de leur sang. — Eh bien ! mon frère, nous ferons la connaissance de ces Esprits ; et s'ils font les méchants, nous leur administrerons une raclée, voilà tout. »

L'Indien se tut ; au bas des marches, ils trouvèrent droit devant eux une galerie basse et étroite, à demi éboulée, dont la faible lumière de leur lanterne ne leur montrait pas l'extrémité. Et quand ils y eurent parcouru une trentaine de mètres, Coucou poussa une exclamation de surprise : à ses pieds, il venait d'apercevoir une liasse de papiers réunis par un ruban. Il se baissa, les ramassa et les ayant

dénoués, il les examina. C'étaient des lettres écrites en anglais, mais dont les enveloppes manquaient. Le jeune Cœur-Sanglant lui posa sur le bras sa main frémissante : « Mon frère voit? dit-il. Ce sont encore les Esprits qui ont placé ce paquet sur sa route pour exciter sa curiosité. — C'est possible, répliqua le gamin avec calme : il est possible aussi qu'il ait simplement été perdu par le pauvre diable que nous venons d'enterrer. Et même si vous voulez, mon ami, mon frère Arroonah, ce doit être la deuxième supposition qui est la vraie. Oui, plus j'y réfléchis, plus je pense ainsi... »

De son séjour parmi les esclaves de don Rodriguez, il avait rapporté quelques notions de la langue britannique : ce fut donc sans trop de peine qu'il déchiffra la première lettre qui lui tomba sous la main. Elle commençait ainsi.

« Mon cher Silas,

« Tout se met contre moi. Cette fois, la décision du docteur O. Merkins est définitive. Non seulement je ne puis me mettre en route dès maintenant, mais de longs mois s'écouleront avant que je recouvre l'usage de mes jambes. Impossible donc que j'aie vous rejoindre, et comme nous ne pouvons pas attendre, il faudra que Tom et vous meniez la chose à bien ;

Je ne crois pas qu'Eliphas Durckham vous barre le chemin, car il doit ignorer le gisement exact de l'objet, mais si vous le rencontrez, vous n'aurez qu'à le traiter comme un voleur qu'il est... »

« Bon, fit Coucou, je ne m'étais pas trompé. Ce Tom est probablement celui que le fameux don Alfonso a fait assassiner sous mes yeux, et il est aussi le fils de l'homme qui a perdu ces papiers. Maintenant qu'est-ce que c'est que cet Eliphas? Moi pas savoir. Voyons le reste ».

Il parcourut sommairement les autres lettres. Ce qui l'y frappa tout d'abord, ce fut une allusion à un certain « trésor des Toltèques » qui eût été enfoui dans des souterrains creusés par les susdits Toltèques, fit Coucou, qu'ès-aco? Connais pas. N'empêche que j'avais encore deviné juste : c'est rudement chic d'avoir une jugeotte si bien organisée que la mienne!... Un trésor, bigre ! C'est que ça devient intéressant. C'est papa et maman Coulombet qui en feraient une tête s'ils me voyaient rappliquer rue des Martyrs avec cinq ou six douzaines de camions chargés de diamants, de perles et autres bibelots valant cher à la livre ! Seulement voilà, où c'est-il qu'ils nichent ? Si seulement j'avais le portefeuille ! Mais je ne l'ai pas !

Il en était là de ses réflexions, quand, Arroonah murmura précipitamment : « Mon frère !... mon frère... quelqu'un marche dans l'escalier. » Il achevait comme une détonation retentissait. Une balle fit voler la lanterne en éclats et ils se trouvèrent subitement enveloppés par des ténèbres opaques.

XIV

Enterrés vivants.

Les deux amis restèrent un moment ahuris de cette attaque imprévue, puis, d'un même mouvement, ils s'élancèrent en avant. Mais, dans l'obscurité, ils se heurtaient aux parois, ils trébuchaient contre les pierres qui jonchaient le sol, de sorte qu'ils arrivèrent au pied de l'escalier juste pour voir subitement s'effacer la lumière qui leur venait par son orifice, et entendre un bruit sourd et formidable qui les glaça : c'est que quelqu'un — l'homme qui avait tiré, évidemment — avait remplacé la dalle fermant l'entrée du souterrain. A tâtons, ils gravirent l'escalier, mais Coucou, qui marchait le premier, ne tarda pas à être arrêté par l'infranchissable obstacle que formait la lourde

pierre. Et, à ce moment, le même fracas se renouvela une fois, deux fois, trois fois : il devina que leur ennemi s'occupait à entasser par-dessus la dalle des blocs de rocher, afin que, de l'intérieur, il fût impossible de la soulever.

« Mon frère, mon frère blanc, murmura Arroonah, que se passe-t-il ? Mon frère comprend-il ? » Ce ne fut pas la voix de Coucou qui répondit mais une autre, assourdie et pourtant assez distincte, qui leur arriva du dehors ». « Affreuses vermines rouges, sales bêtes puantes d'Indiens, vous voilà enfermés là dedans jusqu'à la consommation des siècles et même pour plus longtemps. Cela vous apprendra à vouloir jouer au plus malin avec Garcia ! Tâchez de vous distraire le mieux possible, c'est le meilleur souhait que je puisse faire pour vous. Dans une quinzaine, c'est-à-dire quand vous serez morts, je reviendrai ; en attendant, je vais aller faire un tour de promenade, maintenant que je sais ce que je voulais savoir, à quoi bon me presser ? » Un éclat de rire moqueur ponctua ce discours, puis le silence se fit.

« Par ma barbe future, grogna Coucou, ce sale bipède s'est détaché. Il faut qu'il soit en caoutchouc, ma parole ! Moi qui avais si bien « signolé » les nœuds de ses

ficelles ! — Que dit mon frère l'Oiseau-Moqueur ? — Il dit, répliqua Coucou, que le dénommé Garcia a réussi à se délivrer, qu'il est rentré en possession de ses armes, et qu'il s'est empressé de venir nous manifester sa reconnaissance en nous enterrant dans ce trou. Si j'avais su, ah ! si j'avais su, comme je l'aurais laissé se débrouiller avec les serpents, crapauds, pieuvres et autres insectes non moins sympathiques au fond de son précipice !... Mais quelle buse, Seigneur, quelle buse ! Est-ce qu'il n'a pas fourré dans sa laide caboche que nous allions nous installer ici, jusqu'à extinction de chaleur animale ? Est-ce qu'il se figure que nous ne trouverons pas le moyen d'en sortir ? Quand on voit des types si bêtes que ça, c'est à dégoûter d'être homme, parole ! — Mon frère, hasarda le jeune Indien, croit-il donc pouvoir soulever cette énorme pierre ? Ses épaules et les miennes sont bien faibles... — Eh bien ! répliqua Coucou, si nous n'arrivons pas à la soulever avec nos épaules, nous essaierons avec autre chose ; et si, avec autre chose, ça n'a pas de succès, nous inventerons un truc, voilà tout. Faut pas se laisser démonter pour si peu !... Maintenant commençons par faire de la lumière, la lanterne ?... — Elle est cassée. — Ça ne fait rien, cherchons-la ».

Après quelques minutes d'exploration en pleines ténèbres, ils finirent par découvrir le malheureux ustensile d'éclairage, en très fâcheux état. Coucou s'en empara et durant plusieurs minutes se livra à un mystérieux travail : puis il battit le briquet et Arroonah eut une exclamation de joyeux étonnement : une lueur, bien faible à la vérité, dissipait l'obscurité. Le Parisien avait tout simplement pris dans son sac un bout d'étoffe de laine qui lui servait à faire des bourres pour sa carabine, il l'avait tordu de façon à en former une espèce de mèche qu'il avait trempée dans l'huile et, enflammant ce « rat de cave » improvisé, il avait obtenu ce premier et important résultat. « Ça va mieux, fit-il avec satisfaction. Comment faire du bon travail quand on ne peut même pas distinguer le bout de son nez de celui des copains ? Examinons maintenant nos appartements. »

Il passa une sérieuse inspection de la dalle, et constata avec une grimace que Garcia, grâce à sa force herculéenne, avait réussi à l'engager exactement dans les rainures taillées dans le roc ; elle était donc solidement fixée, et même s'il n'avait pas eu la précaution d'y entasser des blocs de pierre, il eût été fou d'essayer de l'ébranler. Après mûre réflexion, Coucou

hochala tête. « Rien à faire par là, dit-il, ou plutôt si, il y a à faire, seulement j'aimerais mieux éviter... Après tout, nous avons l'intention d'explorer les souterrains, pas vrai? Eh bien! voilà le moment, je crois. Qui sait si nous ne découvrirons pas une autre issue? »

Sans en dire plus long, il recueillit soigneusement dans une gourde ce qui restait d'huile, se confectionna plusieurs autres mèches, et, ayant par quelques mots relevé le courage d'Arroonah quelque peu affaîssé, il descendit l'escalier et s'engagea dans le couloir où ils avaient déjà pénétré. Il marchait lentement, sondant le sol du pied, et fouillant du regard l'ombre opaque que son primitif luminaire dissipait bien insuffisamment. Son ami indien le suivait, s'efforçant à l'impassibilité, mais évidemment très impressionné par le lugubre décor où ils s'avançaient. Ils parcoururent ainsi environ deux cents mètres dans le tortueux souterrain et se virent soudain à un carrefour d'où partaient trois galeries. Coucou s'engagea au hasard dans celle de droite, mais il dut bientôt renoncer à continuer, car des éboulements l'avaient comblée tout entière. Il revint sur ses pas et s'enfonça dans celle du milieu; celle-ci était praticable, mais n'en présentait pas moins de

graves difficultés. Par instants, elle était si étroite qu'ils devaient ramper sur les mains et les genoux au grand désespoir d'Arroonah que son compagnon entendait récitant des « wagginees », formules d'incantations destinées à chasser les mauvais génies. Enfin, ils arrivèrent en un point où le couloir se rétrécissait et s'abaissait de telle façon que le Parisien hésita à pousser plus loin.

« Dommage, grommela-t-il, qu'on ne puisse pas à volonté se transformer en fouine ou belette, on circulerait dans ces trous de rat comme un poisson dans l'aquarium du Jardin des Plantes. Qu'est-ce qu'il faut faire?... Une idée ! On va tirer à la courte paille ; si c'est la grande qui sort, on continue, si c'est la petite, on fait demi-tour. » Deux morceaux de sa mèche soigneusement enfermés dans sa main lui servirent à cette opération et ce fut Arroonah qui, non sans appréhension, fit un choix entre eux. « C'est le plus grand ! En route ! — Mon frère blanc, interrogea l'Indien en frémissant, veut donc attirer sur lui la colère du Grand-Esprit et celle des démons qui peuplent les entrailles de la terre ? — Pas du tout, répliqua le gamin, je veux voir ce qu'il y a au bout de ce souterrain, ce n'est pas la même chose. Quant au Grand-Esprit, sans compter les

moyens et les petits, si nous les rencontrons, nous ferons connaissance avec eux : ce sera rigolo tout plein. D'abord plus on est de fous plus on rit. Zou, Arroonah, en avant, marche ! »

Et donnant l'exemple, il s'engagea dans l'étroit boyau, presque à plat ventre et tenant à bout de bras devant lui sa mèche allumée : résigné, le Cœur-Sanglant s'y glissa à son tour. Au bout de vingt mètres, à peine, le passage devint encore plus malaisé, le sol étant jonché de pierres et de détritrus tombés de la voûte, si bien qu'à un certain moment, le gamin ayant fait effort pour continuer d'avancer, se trouva comme coincé dans le couloir, incapable de progresser comme de reculer. Devant lui, le souterrain faisait un coude assez brusque, de sorte qu'il était impossible de voir au delà.

« Ça, grommela Coucou, c'est une mauvaise blague, par exemple. C'était bien la peine d'esquinter mon complet dernier cri à le promener sur les cailloux et la terre glaise pour me voir arrêter bêtement comme ça. Si la colonne Vendôme essayait d'entrer dans le goulot d'une carafe, on comprendrait qu'elle ne réussisse pas ; mais moi, est-ce que je ne devrais pas passer partout ? Pas d'épaules, pas de ventre, une tête grosse comme une orange... alors

qu'est-ce qui gêne, je vous demande? » Et tout en monologuant, il multipliait les efforts furieux pour avancer. Or, tout à coup, il les cessa brusquement et écouta : un bruit étrange, encore faible, mais dont l'intensité allait s'accroissant, lui venait des profondeurs de la galerie : on eût dit des tintements très doux et cadencés. Il restait immobile, écoutant, lorsque la voix épouvantée d'Arroonah frappa son oreille : « Le tintamo ! Le tintamo ! » Coucou tout d'abord ne comprit pas, puis il poussa un cri étouffé et se raidit pour reculer, s'arracher à l'étreinte des parois de cet infernal souterrain : car « tintamo » est le nom indien du serpent à sonnettes, l'un des reptiles les plus venimeux du Texas ! Il comprenait maintenant la nature des tintements qu'il avait perçus et qui provenaient du choc des anneaux qui garnissent la queue du maudit animal.

« Arroonah ! cria-t-il, tirez-moi à vous, de toutes vos forces. Si c'est cela, les démons des entrailles de la terre, vous aviez raison, je les ai assez vus ! » Au même instant, à la lueur de sa mèche, il vit déboucher au galop un énorme rat, fuyant évidemment le serpent ; à la vue de la lumière, il s'arrêta et, affolé, se mit à faire des sauts sur place en poussant des sifflements d'épouvante. Et soudain, le

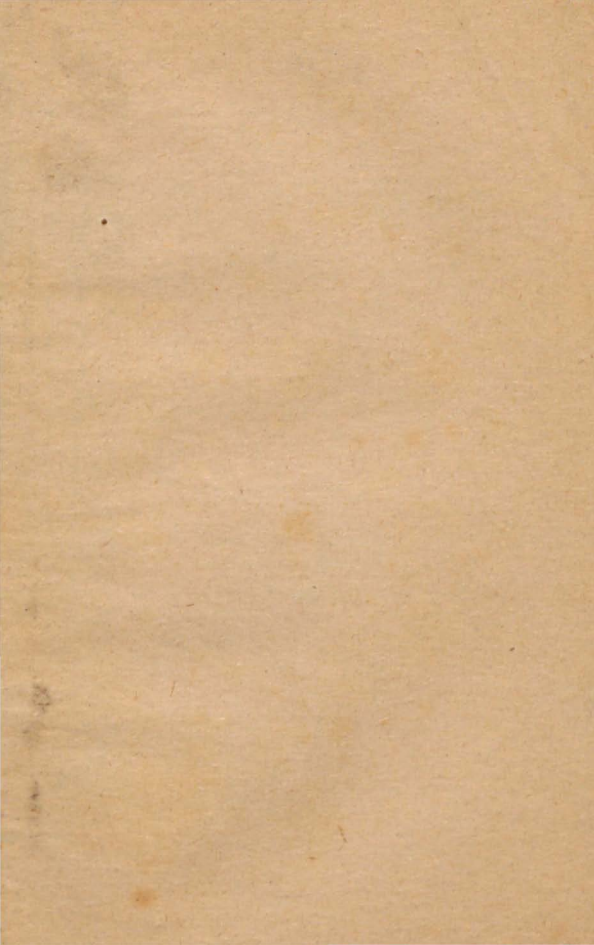
tintamo à son tour apparut, rampant en replis tortueux sur le sol, son affreuse gueule ouverte, et il s'arrêta, à sept ou huit pas de la tête de Coucou, contemplant alternativement le rat fou de terreur, mais n'osant fuir plus loin, et Coucou lui-même qui, halé en arrière par Arroonah, s'épuisait en efforts surhumains pour se dégager.

Tragique et effroyable situation où la vie ou la mort allait dépendre d'une demi-seconde, de moins encore peut-être, et où la vaillance, la hardiesse, le sang-froid ne pouvaient rien contre cette puissance aveugle qui s'appelle le hasard... ce hasard qui avait voulu qu'en cet endroit le boyau se rétrécît, et qu'il y eut un repaire de tintamos non loin...

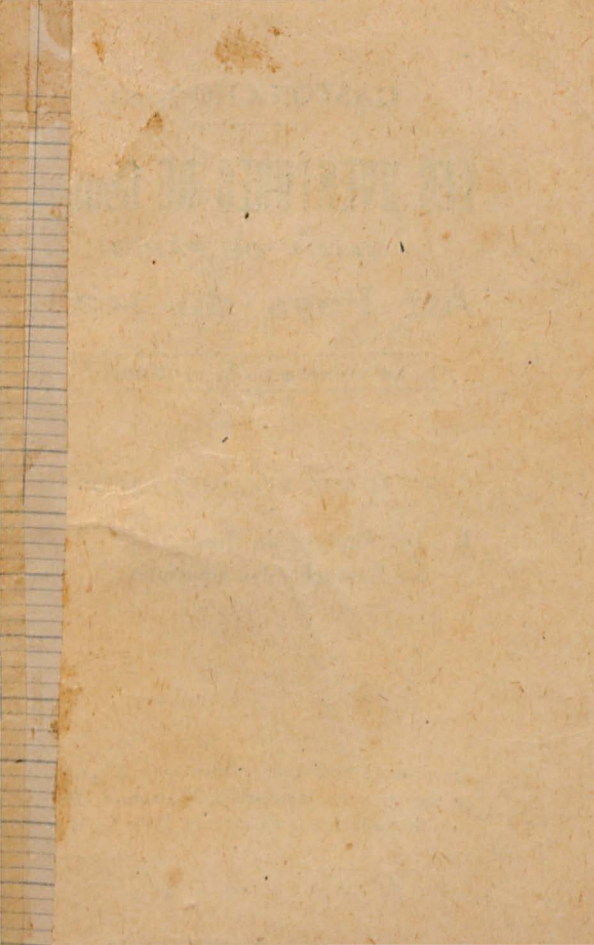
*La suite de ce roman paraîtra
dans le prochain volume intitulé :*

Dans le Repaire du Tigre









GASTON CHOQUET

LES AVENTURES DE COUCOU

GAMIN DE PARIS

Au Pays du scalp

Le volume : 20 centimes



TITRE DES VOLUMES PARUS :

1. Les Martyrs du Texas.
2. La Revanche des Opprimés.

Envoi franco de chaque volume contre 25 centimes
en timbres-poste, adressés à Mignonne Bibli
thèque, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e.)

CORBEIL. — IMP. CRÉTÉ.